

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LA FEMME ET LA MÈRE

DE

RICHARD CŒUR DE LION

L'histoire nous offre peu de femmes dont la destinée ait eu, sur les pays où elles ont porté la couronne, une influence aussi funeste que celle d'Aliénor d'Aquitaine. Elle était fille du puissant duc de Guyenne, Guillaume IX, que saint Bernard avait converti ; et qui eut un règne si long et si prospère, elle naquit au château de Belin, dont les restes se voient encore sur la route de Bordeaux à Bayonne. Restée orpheline et devenue suzeraine des magnifiques domaines de sa maison, elle épousa, à l'âge de quinze ans, le roi de France, Louis VII, à qui elle apporta en dot plus de provinces que n'en possédait alors le royaume des lis. On sait les tristes suites de ce mariage qui unissait à un époux loyal et austère, une femme volage et passionnée : les contemporains l'accusèrent d'être cause de la perte de la deuxième croisade, car elle avait suivi le roi en Terre-Sainte, et il dut risquer toute l'armée pour l'arracher à un péril inutile et qu'elle avait volontairement cherché. De retour en France, Louis obtint la dissolution de son mariage *pour cause de parenté*, et, redevenue maîtresse d'elle-même, Aliénor épousa Henri II, roi d'Angleterre, et lui porta ces mêmes domaines, qui établissaient les Anglais sur le continent. Son nouvel époux, plus jeune qu'elle, inconstant et dur, l'accabla bientôt de mépris et de mauvais traitements ; mais elle s'en vengea cruellement en élevant ses enfants dans la haine et le mépris de leur père, en fomentant des divisions entre eux, et en excitant les violentes passions de ces Plantagenets, qui s'intitulaient eux-mêmes *fils du Diable*, et qui étaient en effet des enfants de rébellion et d'orgueil.

Elle avait eu quatre fils : Henri Court-Mantel,

Geoffroy, Richard et Jean. Tous les quatre navrèrent l'âme de leur père par leurs rébellions et leurs insolences. Les deux aînés périrent presque adolescents ; Richard était en pleine révolte contre le roi, lorsque celui-ci mourut seul et accablé de chagrin. Richard accourut pour lui rendre les derniers devoirs, et son âme, qui ne manquait pas d'une rude générosité, se sentit émue devant le cadavre du roi qu'il avait trahi, du père qu'il avait abreuvé de fiel. Richard pleura amèrement.

Aliénor, calmée par les années et les infortunes, montra à Richard, devenu roi d'Angleterre, une tendresse éclairée. Elle chercha à le marier et lui choisit une femme dont la douceur, la bonté, la grâce auraient dû fixer cette âme infidèle. Bérengère de Navarre était fille de don Sanche le Fort, roi de Navarre ; elle était belle, pieuse et lettrée ; elle aimait Richard, qu'elle avait vu, qu'elle avait couronné dans des tournois, et qui avait composé pour elle des chansons et des virolais. La vieille reine demanda la jeune princesse, l'obtint, et malgré son grand âge, elle alla la chercher elle-même en Navarre et l'amena à Richard, qui se trouvait en Sicile, prêt à s'embarquer pour la Terre-Sainte. Il reçut sa fiancée avec transport ; mais le temps-clos du carême ne lui permettant pas de faire célébrer son mariage, il s'embarqua pour l'Orient ; les deux futurs époux devaient se retrouver à Chypre.

Bérengère trouva une grande consolation dans l'amitié de Jeanne d'Angleterre, sœur du roi Richard, et un poète du temps a décrit leur mutuelle affection : *Elles étaient douces et aimables vivant ensemble comme colombes en cage.*

Elles s'embarquèrent ensemble et abordèrent

à Limisso, en Chypre, où le vieux roi Isaac les reçut si mal, que Richard, irrité, commença par occuper toute l'île en faisant le roi prisonnier ; puis il épousa Bérengère et la fit proclamer *reine d'Angleterre et de Chypre*, titre qu'aujourd'hui pourrait porter la reine Victoria. Il l'emmena, et ils arrivèrent ensemble au port de Saint-Jean-d'Acre, que Philippe-Auguste assiégeait, et, quoique le roi de France n'eût pas à se louer de Richard, la courtoisie de ces temps chevaleresques l'emporta sur ses ressentiments : il alla au devant de la nouvelle reine et la porta dans ses bras du navire jusqu'à terre.

Walter Scott, dans son beau roman, *Richard en Palestine*, a décrit les principales péripéties du long siège de Saint-Jean-d'Acre ; il a peint la rivalité des deux rois, l'orgueil bouillant de Richard, la dignité prudente de Philippe-Auguste, la générosité d'âme de Saladin ; mais il ne s'est pas montré aussi équitable envers Bérengère, qu'il nous dépeint vaine, coquette et d'une faible intelligence. Tout ce que l'on sait d'elle nous la fait apparaître sous de plus nobles traits, et, dès les débuts de son mariage, elle eut à exercer sa patience et sa douceur ; Richard la délaissait ouvertement, et une captive de guerre, la princesse de Chypre, attirait ses attentions sous les yeux même de la reine. Elle souffrit en silence, mais elle souffrit bien plus encore lorsque, ayant quitté la Terre-Sainte, elle apprit que le vaisseau sur lequel Richard était embarqué avait fait naufrage sur la côte d'Istrie, et que le roi était tombé aux mains de Léopold d'Autriche, son mortel ennemi.

Le silence se fit autour du prisonnier : on ignorait même s'il était vivant. Son frère Jean s'empressa de croire à sa mort et d'occuper le trône d'Angleterre. Seules, la vieille Aliénor, la fidèle Bérengère et Jeanne, la sœur dévouée de Richard, protestaient, et faisaient faire des recherches, comme on les pouvait faire en ces temps, où les voyages étaient si peu rapides et les communications si difficiles. Enfin, d'après une tradition qui n'est pas sans apparence de vérité, un ménestrel, nommé Blondel, sut, à n'en pouvoir douter, que Richard était enfermé dans une forteresse appelée Durenstein, près de Kerns en Autriche. Blondel, au pied de la tour, avait chanté un air de son pays, et la voix de Richard lui avait répondu. Dès qu'Aliénor fut instruite de cette nouvelle, elle écrivit au pape pour demander son secours ; elle suppliait : « Mère de pitié, s'écriait-elle, jetez les yeux sur une mère affligée ! Si l'Esprit-Saint, source de miséricorde, châtie mon fils pour mes transgressions, que le châtiment retombe sur moi seule ! Deux fils me restent, et je vois l'un prisonnier, tandis que l'autre profite de cette misère pour dévaster les terres de son frère ! »

Aliénor vole du nord au midi, conjure, écrit de toutes parts pour trouver la rançon de son fils. Richard, dans sa prison, se plaignait moins

de sa captivité que de l'oubli de ses barons :

« J'ai nombre d'amis, dit-il avec une simplicité citée triste, mais ils donnent pauvrement, et c'est faute à eux si, faute de rançon, je suis ici prisonnier, depuis deux hivers. Qu'ils sachent bien, mes hommes et mes barons, anglais, normands, poitevins et gascons, que je n'ai si pauvre compagnon que, pour argent, je laissasse en prison. Je ne dis pas cela pour en faire un reproche, mais je suis encore prisonnier ! »

Il fut libre au mois de janvier 1194 ; il arriva en Angleterre, où sa mère le reçut avec des transports de joie, mais, dans sa jalousie, elle avait éloigné Bérengère : quoique Bérengère fût la bru de son choix, elle ne voulait pas la voir trop près du cœur de Richard. La fidèle épouse ne se plaignit pas, elle servit l'époux qui l'oubliait ; elle engagea son frère Sanche de Navarre à envoyer ses chevaliers en Normandie, car Philippe-Auguste avait envahi cette province, et avec l'appui de son beau-frère, Richard battit les troupes françaises.

Bérengère ne fut pas encore rappelée. Un jour que Richard chassait dans une de ses forêts de Normandie, il rencontra un ermite qui lui reprocha vivement ses fautes et lui dit avec autorité : « Sire roi, on ne se moque pas de Dieu ! il vous a donné de grands biens et vous en avez abusé, il vous a envoyé de sévères épreuves, vous ne les avez pas mises à profit : à moins que vous ne vous repentiez, sachez-le, l'heure du châtiement est proche ! »

Ce langage ébranla l'âme de Richard, une grave maladie le toucha davantage encore ; il implora le pardon de Bérengère et l'appela près de lui ; elle accourut, Richard guérit, et ils ne se séparèrent plus. Mais la vie de Richard devait être courte : il assiégeait le château de Chalus, où il croyait trouver un immense trésor délaissé par les Romains et consistant en statues d'or et en vases débordant de pierres précieuses. Comme il présidait aux travaux, une flèche l'atteignit ; la blessure n'était pas mortelle, mais Richard l'aggrava par ses impatiences et ses excès.

On lui amena l'archer qui l'avait blessé :

« Est-ce avec intention, lui dit le roi, que tu m'as frappé ! »

— Oui, répondit cet homme ; oui, tyran ! tu as fait périr mon frère et mon père, je les ai vengés.

— Qu'il ne soit fait aucun mal à cet homme ! dit Richard à ses serviteurs. Son ordre ne fut pas exécuté : l'archer Gordon périt d'une mort cruelle, mais Richard, par ce généreux pardon, avait attiré sur lui la clémence du ciel. Sa mort paraissait prochaine, pourtant nul n'osait lui en parler, lorsque l'archevêque de Rouen, Gauthier, arriva près du prince, et lui dit (1) :

(1) Ces détails sont tirés de la *Chronique* de Gauthier de Hemmingford.

« Sire, mettez ordre à vos affaires, sire roi, car vous mourrez.

» — Ce sont des menaces, reprit le roi, ou plutôt des plaisanteries.

» — Non, seigneur, votre mort est inévitable.

» — Que voulez-vous que je fasse ?

» — Pénitence ! Confessez vos péchés, et ayez confiance dans la miséricorde de Jésus-Christ !

» Le roi, touché de ces paroles, se mit à pleurer et dit : Je suis très repentant et vous en verrez des preuves.

» Il fit aussitôt venir son confesseur, auquel il avoua ses péchés avec une grande douleur.

» Lorsqu'il eut obtenu l'absolution, il ordonna qu'on lui liât les pieds, et qu'on flagellât son corps nu jusqu'à ce que lui-même donnât

» l'ordre de cesser. Quand on l'eut frappé quelque temps, il fit suspendre les coups un moment, et, reprenant ensuite ses esprits, il fit recommencer une seconde et une troisième

» fois la flagellation, jusqu'à ce que le sang coulât en abondance. Alors, il demanda le viatique

» et se fit traîner devant son Dieu avec la corde qui lui liait les pieds, comme un traître et un ennemi. Il reçut le viatique avec une profonde

» vénération et prononça ces mots en tremblant : La miséricorde du Seigneur est grande, cepen-

» dant la justice exige que tout péché soit puni.

» J'espère de la miséricorde de Dieu que mon âme sera purifiée par le feu du purgatoire jusqu'au jour du jugement, où je crois pouvoir être sauvé. »

Il expira peu d'instant après. Ainsi mourut en pénitent, le fougueux Cœur de Lion (1199). Bérengère était accourue auprès de lui ; et désolée, elle lui rendit les derniers devoirs : il avait demandé d'être enterré aux pieds de son père Henri II, en témoignage d'humilité et de repentir, et l'abbaye de Fontevault les réunit tous deux. Le cœur intrépide de Richard fut déposé dans la cathédrale de Rouen.

Jeanne, sœur de Richard, la fidèle amie de Bérengère, avait épousé en secondes noces Raymond-Bérenger, comte de Toulouse, un des auteurs de l'hérésie des Albigeois. Poursuivie de près par les soldats de Montfort, elle accourut demander le secours de Richard : il venait d'expirer. Sa sœur, consternée, succomba à son tour ; elle mourut dans les bras de Bérengère, en demandant que son corps fût placé à côté de celui de Richard, aux pieds de leur père.

Bérengère survivait à tous ceux qu'elle avait aimés : elle vécut dans la plus profonde retraite, et mourut au Mans, en 1230, fidèle jusqu'au dernier jour au souvenir de l'époux qui lui avait donné si peu de bonheur.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LA PLANTE DANS LES APPARTEMENTS

PAR H. DE LA BLANCHÈRE

Nous aimons toutes les fleurs, et, de plus, elles sont à la mode, nous en remplissons les vases et les jardinières ; les balcons deviennent des jardins ; dans tous les coins des salons on voit des plantes vertes, mais la mortalité est grande parmi ces charmantes créatures de Dieu, car bien peu de personnes savent les soigner, leur conserver la vie et leur dispenser, en connaissance de cause, l'air et l'eau, la chaleur et les engrais, le bien-être et la nourriture dont elles ont besoin. Le livre de M. de la Blanchère est un traité complet de la culture des fleurs dans les chambres, et toutes les femmes qui aiment à s'entourer de fleurs devraient consulter cet excellent guide ; il

leur enseignerait une aimable science et leur donnerait le plaisir de voir vivre et prospérer ces plantes, ornements trop passagers de nos demeures. Ce que nous pouvons faire de mieux pour recommander cet utile volume, c'est d'en citer quelques pages :

« La seule difficulté vraiment sérieuse dans le traitement des plantes d'appartement, c'est l'arrosage. L'eau, c'est la vie, c'est la nourriture, c'est le bien-être. Mais combien faut-il donner d'eau ? comment en déterminer la portion ? cela est impossible à dire, parce que certaines plantes ont besoin de beaucoup plus d'eau que d'autres, et tout le monde comprendra que la température plus ou moins élevée, la présence de courants d'air plus ou moins intenses, accélèrent ou ralentissent l'évaporation. Il faudra tenir compte de ces modifications.

» Pour que l'arrosage soit efficace, il faut qu'un peu d'eau sorte par le trou inférieur du pot. Si la surface de la terre est seule mouillée, l'eau ne profitera pas aux racines. On sait que les racines les plus tendres, les plus actives, par conséquent, sont au fond du vase dont elles tapissent les parois. Ce sont celles-là qui absorbent l'humidité et qui la transmettent à la plante; ce sont donc celles-là qu'il faut abreuver.

» Ce n'est pas tout : pour vivre, une plante a besoin de respirer, tout comme un animal. Elle respire par ses feuilles, par ses parties vertes; d'où il faut tirer la conséquence que ces pores, ou stomates, doivent être tenus constamment libres. On y parvient en lavant souvent, au moyen d'une éponge mouillée, les feuilles des plantes; sans cette précaution, la poussière s'accumule, s'insinue et ferme toutes les ouvertures : la plante languit et meurt.

» Tant qu'on laisse les plantes dans leur pot, un excellent moyen consiste à tremper dans l'eau le pot et la plante qu'il contient : une ou deux minutes suffisent; laisser égoutter et remettre en place. En hiver, quand il gèle, on fera toujours bien de ne pas laisser les jardinières passer les nuits auprès des fenêtres, parce que, dans ces endroits, la température s'abaisse bien plus qu'ailleurs; on les retire dans l'intérieur des appartements quand vient le soir.

» Voici une liste des plantes qui s'accroissent le mieux de l'atmosphère confinée de nos appartements. Nous ne parlons pas de fleurs, mais de végétaux, qui, par leur port et leur feuillage élégant, prêtent un charme toujours nouveau aux salons, et peuvent y vivre longtemps — Le *Ficus elastica* ou caoutchouc, le *Phor-mium tenax* ou lin de la Nouvelle-Zélande, la *Mhyrthine* africaine, les *Dracenas* australiens, le *Curculigo* aux larges feuilles, les *Aspidistras* colorés, les *Begonias*, les *Myrthes*, puis l'admirable famille des *Palmiers*.

» Le levain est l'exposition la plus favorable à toutes les plantes. Voici la recette d'un excellent engrais pour les plantes d'appartement : 400 grammes azotate d'ammoniaque. — 200 grammes de biphosphate d'ammoniaque. — 250 grammes azotate de potasse. — 50 grammes de chlorhydrate d'ammoniaque. — 60 grammes de sulfate de chaux. — 40 grammes de sulfate de fer. Ce qui fait, mille grammes de sels que l'on pulvérise en les mélangeant. On trouve ces sels chez tous les fabricants de produits chimiques et cette quantité peut coûter 3 francs.

» On mêle un gramme de ces matières à un litre d'eau ordinaire, et on arrose; ce litre suffit à alimenter 20 pots de fleurs. Les plantes, traitées de la sorte, seront nourries et vivront admirablement.

Nous avons extrait de l'ouvrage de M. de la Blanchère quelques notions utiles, mais que de choses excellentes nous aurions pu citer encore !

Nous laissons à nos lectrices le plaisir de les lire dans ce joli volume, auquel de belles gravures donnent encore plus de valeur (1).

LA SAINTE VIERGE (2)

PAR M. ROHAULT DE FLEURY

Sans doute, grand nombre de nos lectrices connaissent le beau livre, les *Instruments de la Passion*, publié par M. Rohault de Fleury, et qui était le fruit des plus patientes, des plus intelligentes recherches sur ce sujet si touchant. Durant les voyages que l'auteur avait entrepris pour voir et étudier les insignes et précieuses reliques, qui en dépit des siècles, des guerres, de l'ignorance et de l'indifférence des hommes, nous sont restées, et retracent à nos yeux les souffrances du Sauveur, il avait étudié et copié tout ce que les monuments anciens nous ont gardé sur le culte de la Sainte Vierge. Et c'est cette récolte immense et admirable qui est offerte aujourd'hui au public. Près de huit cents dessins intercalés dans le texte, montrent tout ce que la sculpture, la peinture, les mosaïques, les médaillons, les ivoires, ont eu de beau et d'intéressant sur Marie; ces deux volumes sont un monument consacré à la Mère de Dieu, et non seulement l'auteur a signalé les hommages des arts à la Sainte Vierge, mais il a indiqué, avec le plus grand soin, tous les sanctuaires, toutes les statues, toutes les images que la piété lui a dédiées et où elle a reproduit ses traits ou quelque particularité de sa vie. Le texte, écrit par une main aussi croyante que savante, est digne de cette œuvre d'art, et l'on peut assurer qu'aucun des recueils iconographiques qui ont traité ce beau sujet, ne saurait approcher de l'œuvre de M. Rohault de Fleury. Ce fut son dernier travail; il est allé en recevoir la récompense.

LIVRES D'ÉTRENNES

A UNE DAME PIEUSE

Les Instruments de la Passion, par M. Rohault de Fleury (magnifique volume). — *Bernadette*, par Henry Lasserre.

A UNE JEUNE FILLE

Conseils, 2 volumes, par madame Bourdon (Casterman-Tournai). — *L'Héritage de Paule*, par M. Maryan (Didot). — *Nouveaux Récits de voyages*, par X. Marmier (Hachette).

A UN JEUNE HOMME

Lettres de Douan (Calman-Lévy). — *Tableaux de la France*, par E. Montégut (Hachette). — *Le pays de l'honneur*, par le général Ambert.

A UN ENFANT

Les ouvrages de madame de Stolz (Hachette). — *Histoire d'un enfant de Paris*, avec illustrations de Bertall, par madame Lasseur (Vaton). — *Contes de Fées*, par madame Lasseur (Vaton, rue du Roule, 50).

(1) Librairie Didot, 56, rue Jacob, prix 3 francs.

(2) Chez Poussielgue frères, rue Cassette, 15. 2 vol. grand in-4°, brochés, prix 200 francs.

LE TOUR DU LAC

I

« Eh bien Solange, qu'arriva-t-il ensuite ? Waverley rejoignit-il son régiment ou prit-il la cocarde que lui offrait Mac-Ivor?... Pourquoi t'interrompre?... comme tu lis mal, aujourd'hui, ma fille. Tu vas vite, vite, tu bredouilles, tu manges les mots; puis, soudain, tu t'arrêtes, tu as l'air de causer avec les nuages, et, patatras, voilà le livre par terre. »

Mademoiselle Solange baissa les yeux, soupira, ramassa le volume qu'elle avait laissé choir et le feuilleta négligemment.

C'était une jeune fille vive, alerte, remuante; il lui en coûtait de rester assise sous une charmillle épaisse, tandis que le ciel bleu et la brise légère invitaient à la promenade.

« Tu ne songes point à ce que tu fais, répéta son père d'un ton de reproche. Ferme ce livre et qu'il n'en soit plus question. Si je t'ai proposé de l'ouvrir, c'est que tu étais là, l'esprit distrait, les bras ballants; mais je ne tiens pas autrement à connaître les aventures de Waverley. Va t'amuser, ma fille. »

— M'amuser ? Et à quoi donc ? à sauter à cloche-pied ou à faire des petits tas de sable, comme il y a dix ans ! répliqua mademoiselle Solange avec un peu d'amertume. »

Son père la regarda.

« En es-tu là, ma pauvre enfant ? dit-il : ne sais-tu vraiment que faire de tes journées ? »

Solange se récria :

« Oh ! père, je ne parle point des heures que je consacre au travail. Elles sont bien employées, Dieu merci ! Les occupations ne manquent pas, et vous êtes satisfait, j'ose le croire, de la manière dont je dirige votre maison. »

— Oui, certes, répliqua le père indulgent; tu es une bonne petite ménagère, bien économe, bien diligente. Je n'espérais point qu'il en serait ainsi lorsque je suis allé te chercher à ta pension il y a deux ans. On disait dans notre voisinage : « Qu'est-ce que M. Finoël va faire de sa fille à présent qu'il lui a donné une si brillante éducation. » Et j'étais un peu inquiet, je craignais de ramener au logis une petite personne façonnée, dédaigneuse, nonchalante; comme tu m'as agréablement surpris, ma Solange, comme tu as fermé la bouche aux médisants, et prouvé que l'on peut acquérir l'instruction, les talents, les belles ma-

nières sans perdre l'habitude du travail et les goûts simples qui conviennent à la fille d'un propriétaire campagnard. »

Mademoiselle Finoël soupira de nouveau.

« Hélas ! mon cher père, je ne les ai conservés qu'en partie, ces goûts dont vous me faites honneur. Je sais encore m'occuper au village, mais je ne sais plus m'y distraire. »

— Parce que tu y mets de la mauvaise volonté. N'as-tu pas ton piano, le jardin, nos promenades dans la campagne, puis...

— Puis nos promenades, le jardin et mon piano, interrompit Solange. Ne cherchez pas autre chose, il n'y a que cela. Je tourne dans ce cercle comme un écureuil dans sa cage. Le matin, nous examinons nos plates-bandes; après midi, nous nous promenons sous les peupliers qui bordent la rivière, ou sur l'herbe jaune qui tapisse la colline. En rentrant, je fais un peu de musique, et c'est toujours, toujours à recommencer. »

M. Finoël baissa la tête et garda le silence. Ce langage, qui n'était pas nouveau pour lui, l'embarrassait et le contrariait. Solange n'avait plus de mère, et son père, rude campagnard, ne pouvait voir ce qui manquait au bonheur de sa fille. Elle était reine et maîtresse au logis : elle avait chevaux et voitures pour visiter ses fermes, elle recevait des revues, des journaux, des livres qui lui apprenaient comment les élégantes Parisiennes s'habillent; sa petite bourse était toujours bien remplie, elle avait de jolies toilettes, des fleurs, une serre : que pouvait-elle désirer encore ?

Ce qu'elle désirait, la rivière et la colline devaient le savoir, car elle le leur disait souvent : « Connaître le monde, agir, parler, voyager, voir, entendre, sortir enfin de cette solitude ! » s'écriait-elle dans ses promenades. Hélas ! autant en emportaient le vent et les échos moqueurs.

Ce qui consolait la belle affligée et soutenait son courage, c'est qu'elle espérait bien que toute sa jeunesse ne se passerait point ainsi. Dans les vieux poèmes et dans les romans de chevalerie, les héroïnes persécutées, malheureuses, les prisonnières qui semblent abandonnées finissent toujours par trouver un libérateur.

Solange aussi attendait un libérateur; elle songeait à lui, elle le voyait venir, tantôt elle se figurait qu'il allait, fougueux cavalier, descendre

la colline à bride abattue; tantôt elle cherchait du regard son yacht sur la rivière ou son landau sur la route déserte. Lorsque M. Finoël, la voyant préoccupée, lui disait :

« A quoi penses-tu?... »

Elle pouvait répondre en toute vérité :

« A l'avenir. »

Ce mot faisait rire le bon père. Et, se frottant les mains, il priait sa chère fille de ne point s'inquiéter, lui-même se chargeant d'assurer son avenir, mais en temps et lieu; rien ne pressait, tout vient à point à qui sait attendre.

Mademoiselle Finoël savait attendre, la preuve c'est qu'elle restait là sous la charmillle, patiemment assise, faisant des cornes à son livre et répétant d'une voix un peu plaintive :

« Toujours à recommencer, les peupliers et la rivière, l'herbe jaune et la colline. »

Son père l'interrompit brusquement. « Mets un chapeau, prends une ombrelle, dit-il, et allons visiter la maison de Georges Darville. »

Solange fit mine de se lever, mine seulement et par pure obéissance.

« Si vous le désirez... dit-elle. »

— Moi, non. C'est pour toi, pour te distraire.

— Oh! papa, quelle distraction! Nous trouvons une légion de travailleurs, des menuisiers, des serruriers, des peintres; il y a là un bruit, un désordre!

— N'en parlons donc plus, ma fille, j'irai seul, plus tard. Je voudrais presser un peu ces ouvriers qui vraiment tirent les choses en longueur.

— C'est qu'il y avait à faire beaucoup de réparations. Lorsqu'une maison a été louée pendant dix ans....

— Il faut cependant en finir, Solange. J'ai promis à Georges de rendre son logis habitable et confortable pour le jour qu'il arrivera à Servin. »

La jeune fille hochait la tête.

« Ne vous inquiétez point, dit-elle, M. Darville ne viendra pas de sitôt. »

— Oui, dà! c'est ton avis? Eh bien, je suis sûr du contraire. Le pauvre enfant brûle du désir de revoir ses amis, sa maison, son pays natal.

— Il dit cela dans ses lettres, murmura Solange.

— Et il le pense, mademoiselle; cet excellent jeune homme m'a ouvert son cœur, et je puis affirmer qu'il souffre d'être éloigné de nous.

— Vraiment, papa, c'est difficile à croire. Qui l'obligeait à nous quitter, à aller à Pondichéry, à y demeurer dix ans?

— Qui l'obligeait à aller à Pondichéry? Enfant, réfléchis donc; que pouvait-il faire? Son oncle est venu le chercher.

— Oh! il était fort content de partir.

— C'est possible, il avait quatorze ou quinze ans; à cet âge, on aime le changement, les voyages, les événements extraordinaires; mais depuis qu'il est raisonnable...

— Il est resté là-bas.

— Parce qu'il y était forcé. Certes, il n'eût jamais voulu abandonner son oncle, vieux, infirme, qu'il aimait et considérait comme un père.

— Mais il y a près d'un an que cet oncle est mort.

— En lui laissant une succession embarrassée, n'oublie pas ceci, Solange. Il y avait des dettes, il fallait liquider. A cette heure, il doit en avoir fini avec sa liquidation, et j'attends chaque jour la lettre qui m'annoncera sa prochaine arrivée.

— Elle sera la bienvenue, cette lettre, s'écria gaïement mademoiselle Solange. J'aurai grand plaisir à revoir mon camarade de jeux, mon ami d'enfance. Quelles bonnes parties nous avons faites ensemble! Il a cinq ou six ans de plus que moi, mais sa turbulence, son étourderie et la lenteur avec laquelle il se développait rendaient cette différence d'âge assez peu sensible.

— Oui, il était étourdi, mais il avait un excellent cœur, fit observer M. Finoël.

— Oh! ça, c'est vrai, un très bon cœur. Néanmoins il lui arrivait parfois de me taquiner; vous vous souvenez, papa?

— Tu n'étais pas trop douce non plus, ma fille; mais, du reste, vous vous aimiez beaucoup.

— Certainement, dit-elle, et je n'ai jamais cessé de considérer M. Darville comme le meilleur de nos amis.

— Le meilleur et le plus dévoué, Solange; j'espère que tu l'accueilleras cordialement, ce pauvre Georges.

— Je crois bien, papa! Je le recevrai comme un frère longtemps attendu et sincèrement aimé. »

M. Finoël la regarda. Elle parlait de son camarade de jeux avec une joie franche et naïve, sans embarras, sans arrière-pensée. Le père, prévoyant et prudent, qui avait, lui, ses pensées secrètes, demeura un instant rêveur.

— L'arrivée de ce jeune homme amènera un grand changement dans notre existence, dit-il enfin.

— Oui, ce sera plus gai, répliqua tranquillement Solange. Que d'histoires il aura à nous conter! Comme ses récits m'émerveilleront! Quelle oreille attentive je prêterai lorsqu'il nous parlera du pays étrange qu'il habite, qu'il connaît mieux maintenant que notre village natal. Heureux Georges! il s'est promené ailleurs que dans son jardin, il a vu autre chose que les peupliers du rivage et l'herbe de la colline.

— Tu en reviens toujours là, fit observer M. Finoël. »

Solange s'appuya tendrement sur l'épaule de son père.

« Cette fois, c'est votre faute, dit-elle; vous parlez de voyages et de voyageurs, cela me fait venir l'eau à la bouche. Pauvre petite Solange que je suis! je ne voyagerai donc jamais, moi? Pourtant on m'avait promis de me conduire en

Suisse, à Genève, de me faire faire le tour du lac.

— Avais-je promis, ma fille ? demanda M. Finoël d'un air contrarié, car il n'aimait guère à quitter sa paisible demeure. Oui, je crois t'avoir dit vaguement que je pourrais bien profiter de quelques jours de loisir pour te mener chez notre cousin Ripert, qui habite Versoix, près de Genève ; mais lorsque je parlais ainsi, je ne savais pas que Georges allait venir.

— Oh ! mon bon père, le retour de Georges n'est point un obstacle, dit Solange, souriante et suppliante. »

Elle s'interrompit et se leva soudain. Elle venait de voir sur la route un homme en blouse bleue qui s'avancait à grands pas.

« Le facteur ! » s'écria-t-elle en s'élançant follement au travers des plates-bandes.

Elle courut à la rencontre du messager toujours impatiemment attendu, le rejoignant auprès de la haie qui séparait le potager du chemin communal, s'arrêta une minute à peine et revint en agitant une lettre.

« C'est de Pondichéry ! » cria-t-elle joyeuse.

Elle était charmante ainsi : les cheveux au vent, les traits animés, le sourire sur les lèvres, des éclairs dans ses yeux noirs. Elle courait à perdre haleine, si légère, si souple que ses pieds laissaient à peine des traces sur la pelouse épaisse.

M. Finoël la regardait avec une fierté paternelle bien justifiée.

« Si Georges n'est pas content, c'est qu'il est trop difficile, murmura-t-il. Une lettre de Pondichéry, dis-tu, mon enfant ? reprit-il tout haut. Voyons vite de quoi parle cette lettre. »

Il brisa le cachet, lut à part lui, leva les yeux sur Solange, qui attendait avec impatience, et lui dit gravement :

« Écoute-bien ceci, ma fille, c'est le langage d'un honnête homme. »

II

« Monsieur et bien cher ami, écrivait Georges
» Darville, me voici libre enfin, de retourner au-
» près de vous, auprès de Solange. Lorsque cette
» lettre vous parviendra, je serai embarqué, pas
» très loin de la France, et je vous prie d'adres-
» ser votre réponse à Marseille, hôtel des Colo-
» nies. Rien ne me retient plus à Pondichéry. J'ai
» liquidé la succession de mon père adoptif.
» Toutes dettes payées, il me restera deux cent
» mille francs et quelques créances douteuses.
» Quant à ce que je possède personnellement,
» c'est bien peu de chose ; cependant mes vignes
» sont de bon rapport, et je crois me rappeler que
» vous faisiez cas autrefois de ma prairie des
» Jonchères, jouxte votre domaine de Chambrun.
» Je ne parlerai que pour mémoire de ma pauvre

» maisonnette ; elle est presque sans valeur. Vous
» voyez, monsieur, que ma petite fortune ne vaut
» pas celle que Solange possédait un jour. J'ose
» néanmoins espérer que vous la trouverez suffi-
» sante, et qu'il me sera permis d'espérer... »

La jeune fille se leva brusquement.

« Au nom du ciel, papa, qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle d'une voix vibrante.

— Ce que cela signifie, mignonne ? tout simplement que Georges désire t'épouser. »

Solange joignit ses mains tremblantes, et des larmes brillèrent au bas de ses cils bruns.

« O honte ! O humiliation ! s'écria-t-elle. Cet homme veut m'épouser parce que je suis riche, parce que sa maison est moins confortable que la nôtre, parce que sa prairie des Jonchères joint votre domaine de Chambrun — jouxte, comme il dit élégamment — parce que ses deux cent mille francs ne valent pas la fortune que j'ai un jour. Quel jour, mon pauvre père ! Comprenez-vous l'allusion ? Elle est délicate, n'est-ce pas ? Comment ose-t-on écrire des choses semblables ? C'est affreux, affreux ! »

Elle retomba sur son siège rustique, cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes. M. Finoël la regardait d'un air de pitié et souriait avec indulgence.

« Petite folle, dit-il, ce n'est pas ainsi qu'il faut examiner la question. Georges la traite avec franchise. Je l'avais prié de m'exposer clairement l'état de sa fortune, voilà pourquoi il entre dans ces détails. »

Solange secoua la tête.

« Cher père, ne cherchez point à l'excuser. Vous ne lui avez pas dit de faire de ceci le premier, le principal paragraphe de sa lettre. Quoi ! des chiffres, des chiffres tout d'abord, et pas un mot affectueux !

— Ta, ta, ta, fit M. Finoël impatient. Mais sa lettre en est pleine de mots affectueux. Tu peux la lire. S'il a mis les chiffres au commencement, c'est pour m'être agréable. Il me parle en premier lieu de ce qui m'intéresse le plus.

— Très bien, répliqua Solange, je veux essayer de vous croire ; ce jeune homme n'est point cupide ; mais alors pourquoi désire-t-il m'épouser ?

— Pourquoi ? Parce qu'il t'aime, mon enfant.

— Lui ! Il ne me connaît pas. »

M. Finoël leva les bras au ciel.

« En voici bien d'une autre ! Il ne te connaît pas ! Mais pendant dix ans vous avez été à tu et à toi.

— C'est-à-dire que j'entrais dans ma dixième année lorsqu'il est parti. Dois-je croire que le souvenir qu'il a conservé de moi l'engage à vous adresser cette demande ?

— Certainement, tu dois le croire. Il a toujours rêvé, souhaité de t'épouser ; il m'a parlé de ce projet il y a bien longtemps. Lorsque tu étais en pension, il m'écrivait des lettres !... Je ne te les montrais pas, il y avait tant d'obstacles à votre

mariage. Si Georges était resté là-bas, jamais je n'aurais consenti à me séparer de toi, et si la succession avait été chargée de trop de dettes, tu penses bien... Je suis un père prudent et sage. Mais notre ami revient en France, il hérite, tout est pour le mieux. Deux cent mille francs... une jolie somme. Je n'espérais pas cela. Allons, essuie tes yeux et chasse tes craintes : Georges est aussi désintéressé que toi, et il t'aime beaucoup.

— Sans savoir seulement si je ne suis pas d'une laideur choquante, s'écria Solange toujours incrédule. »

M. Finoël sourit.

« Je lui ai envoyé ta photographie, dit-il.

— Oh ! père, laquelle ?

— Celle où tu es représentée debout, avec un éventail à la main.

— Et un œil de travers. C'est la plus mauvaise.

— Tant mieux, fillette, il sera agréablement surpris quand il te verra.

— En attendant, il croit que je suis bigle. Comme c'est agréable !

— Eh non, il ne le croit pas ; il ne s'en rapportera point à cela ; il tient la photographie en très médiocre estime, tu ne l'ignores pas, et il se défie des portraits-cartes.

— C'est-à-dire qu'il n'a jamais voulu qu'on fit le sien, et pour cause, répliqua la jeune fille d'un ton moqueur.

— Quelle cause ? A qui en as-tu, ma petite Solange ? dit affectueusement M. Finoël. Voyons, sois raisonnable et ne prends point cet air ricaneur que je ne puis souffrir. Est-ce que tu n'as pas confiance en moi ? Ton père ne voudrait pas te tromper. Georges t'aime de tout son cœur. »

Solange redevint très grave.

« Soit, il m'aime, répliqua-t-elle ; pensez-vous que cela suffit ? »

M. Finoël laissa échapper un geste d'impatience.

« Comment ! quoi ! dit-il, qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a, mon pauvre père, que je ne l'aime pas, moi, ce jeune homme ! »

Le pauvre père ouvrit de grands yeux.

« Tu n'aimes pas Georges Darville ? Quelle plaisanterie !

— Non, dit tranquillement Solange, j'ai beaucoup d'amitié pour mon ancien camarade de jeux, mais d'amour, point, et je n'en aurai jamais. »

M. Finoël repoussa brusquement son fauteuil.

« Liseuse de romans ! s'écria-t-il d'une voix tonnante. »

La jeune fille éclata de rire.

« Où les prendrais-je, ces romans ? » demanda-t-elle.

Et d'un ton plus sérieux elle ajouta :

« Romanesque ? Je le suis un peu, je crois. Ce n'est plus la mode, vous savez ; mais à Servin,

on n'est pas tenu de suivre strictement les nouveaux usages. Je voudrais épouser un jeune homme qui me connaîtrait, qui apprécierait mon faible mérite, qui m'aurait distinguée, aimée, avant de savoir le chiffre de ma fortune ; un jeune homme dont les idées, les sentiments, le caractère, les défauts même, sympathiseraient avec les miens ; en un mot, mon rêve est de faire un mariage d'amour.

— Eh bien, répartit M. Finoël, il me semble que Georges Darville... »

Solange rit de nouveau.

« Georges ! s'écria-t-elle, ce petit bonhomme que j'ai vu ébouriffé, barbouillé de confitures, mis en pénitence ! Ah ! qu'il était drôle avec ses joues rebondies, son visage de pleine lune, sa taille épaisse et courte ! Nous l'appelions le gros joufflu. Je crois aussi qu'il zézayait ; oui, il zézayait ; je ne puis pourtant pas épouser un homme qui me dirait Solange. »

— Tu ferais perdre patience à un saint, répliqua M. Finoël. Est-il possible que de tels enfantillages t'empêchent d'accepter le bonheur qui s'offre à toi ?

— Le bonheur ! répéta vivement la jeune fille. Oh ! père, si vous désirez que votre Solange soit heureuse, ne lui parlez plus de Georges Darville. »

M. Finoël paraissait singulièrement contrarié.

« N'en parlons plus aujourd'hui, dit-il ; rien ne presse, il faut du temps pour venir de Pondichéry à Marseille. Je n'écirai point à Georges avant une dizaine de jours ; d'ici là, tu voudras bien réfléchir. »

— C'est tout réfléchi, mon bon père. Avec votre permission, je ne serai jamais, jamais sa femme !

— Et tu feras la plus grande sottise... s'écria le père, poussé à bout. De longtemps peut-être il ne se présentera un parti aussi avantageux. »

Mademoiselle Solange jeta un regard rapide sur la colline et sur la rivière, où nul cavalier, nulle yole n'apparaissaient encore, et souriant avec l'assurance que lui donnaient sa jeunesse et sa beauté :

« J'attendrai, » dit-elle.

M. Finoël attendit aussi. Pendant quinze jours il espéra, il patienta, il scruta les pensées de sa fille, il lui parla de l'ami absent, il chercha à la faire revenir de son erreur. Ce fut en vain : Solange se montrait très douce, mais très ferme, et déclarait nettement qu'à moins d'y être forcée elle n'épouserait pas M. Darville.

Le quinzième jour, ce père indulgent vit bien qu'il était inutile de lutter davantage, et il dit à sa chère fillette qu'il allait écrire à Georges. Solange répliqua qu'elle en serait charmée, qu'il lui tardait que cette lettre fût à Marseille, qu'elle remerciait de tout son cœur son bon papa, et qu'elle s'efforceraient de lui témoigner sa profonde reconnaissance.

« Et que dirai-je à ce pauvre garçon, ma fille ?

— Eh bien ! dites-lui, je vous prie, que nous aurons beaucoup de plaisir à le revoir, et que Solange Finoël sera pour lui une sœur affectueuse et dévouée.

— Des mots, des mots... Nous sommes tous frères en Adam, » grommela M. Finoël.

Lorsque la lettre eut été mise à la poste, il sembla à la jeune fille qu'elle respirait plus librement, qu'elle venait de briser une lourde chaîne, et, le cœur joyeux, l'esprit dispos, elle alla confier ses beaux rêves, ses vagues espérances à l'herbe de la colline et aux peupliers du rivage qui, plus discrets que les roseaux de la fable, entendaient tout et ne répétaient rien. Elle était gaie, vive, causeuse, de bonne et complaisante humeur. Par contre, M. Finoël broyait du noir, ne souriait plus et s'impatientait pour des vétilles. Le pauvre homme n'était point préparé à ce qui arrivait ; il avait toujours été convaincu que Solange accueillerait avec bonheur la demande de Georges, et il avait travaillé, agi en vue de ce mariage.

Une longue semaine se passa ainsi ; puis, un matin, le facteur arriva avec une nouvelle lettre qui, cette fois, avait été jetée à la poste à Marseille. Ce fut encore la jeune fille qui reçut la missive ; elle la porta, non sans trouble, à son père, et, voyant qu'il fronçait le sourcil, elle voulut se retirer.

« Reste, lui dit-il, ceci te concerne au moins autant que moi. »

Il déchira l'enveloppe et lut tout haut :

« Mon cher et seul ami, votre lettre a été un coup de foudre. J'osais compter, je l'avoue, sur l'affection de Solange. C'était trop de présomption ; je méritais d'être puni, n'est-ce pas ? Mais quel châtement ! Vous eussiez été heureux, dites-vous, de m'appeler votre fils ; ces bonnes paroles me sont allées au cœur, mais pour le briser davantage. Ainsi donc, Solange seule repousse ma demande ? Et pourquoi ? Parce que je l'aime depuis de longues, bien longues années ; parce qu'elle ne trouve point assez fort ce sentiment qui m'a soutenu au milieu de rudes épreuves, qui m'a donné le courage de supporter les chagrins de l'exil. Si elle ne me connaissait point, si le hasard nous mettait en présence, il se pourrait que j'eusse le bonheur de voir mes vœux exaucés ; mais nous avons joué ensemble : elle ne m'aimera jamais. Cette sentence est trop cruelle pour que je n'aie pas le désir d'en appeler... »

— Hum, hum, qu'est-ce qu'il dit donc, ce pauvre garçon ? »

M. Finoël avait commencé sa lecture d'une voix lente et ferme ; mais, à présent, il s'arrêtait surpris, lisait tout bas, secouait la tête. Enfin il glissa la lettre dans sa poche.

« Il y a trois pages sur ce ton, dit-il ; mais ceci doit suffire à mademoiselle Solange, et elle me tient quitte, je pense, du reste, qui ne peut l'intéresser beaucoup.

— Comme il vous plaira, » murmura la jeune fille.

Elle comprenait que son père était fort affligé, qu'il avait bien des reproches à lui faire, et elle essayait de le désarmer par sa douceur, sa patience, sa soumission.

Des reproches ? M. Finoël ne lui en adressa aucun ; pendant quelques jours il fut, il est vrai, préoccupé et silencieux ; mais, un beau soir, il reprit sa bonne humeur habituelle, et dit tranquillement à Solange :

« Puisque j'ai promis de te conduire à Genève, autant la semaine prochaine que plus tard : je vais écrire au cousin Ripert.

— Quel bonheur ! s'écria la jeune fille, qui ajouta à part elle : Papa veut m'emmener avant que M. Darville vienne à Servin ; il a raison, ce pauvre père, cela nous sortira d'une situation embarrassante, et à notre retour nous trouverons Georges tout consolé. »

III

Touristes consciencieux, nos voyageurs visitèrent tout, admirèrent tout, édifices, promenades, monuments, lac, faubourgs et villas. Solange trotta du matin au soir, et ne songait point à se plaindre de la fatigue. Vive et rieuse, alerte et éveillée, elle ressemblait à un oiseau captif dont on vient d'ouvrir la cage. Cette petite recluse ne connaissait du monde que son village natal et le couvent où elle avait fait son éducation ; aussi ouvrait-elle de grands yeux — de beaux yeux — noirs et pétillants d'intelligence. Toutefois, elle admirait en silence, craignait d'attirer l'attention, ne se trouvait point à l'aise au milieu de la foule. En revanche, M. Finoël était là comme chez lui ; il ne gênait personne, mais il ne voulait pas être gêné, et entendait se divertir pour son argent. Il allait, venait, fendait la presse, parlait très haut, avec l'accent et les locutions de sa province, et disait nettement sa pensée, si naïve ou si originale qu'elle fût.

Au musée des beaux arts, il égayait beaucoup les gens qui étaient à la portée de sa voix. Encore qu'il n'eût jamais étudié la peinture, pour laquelle il avait peu de goût d'ailleurs, il faisait l'entendu, le difficile, restait fort longtemps devant chaque tableau, mêlait une critique sévère à de faibles éloges, et obligeait sa fille à lui donner la réplique.

« Ma chère enfant, arrêtons-nous ici. Que tu es pressée ! Tu vas, tu vas... comme une corneille qui abat des noix. Il ne suffit pas de voir, il faut étudier, réfléchir, comparer... nous sommes ici pour ton instruction. Mais d'où vient que tout le monde s'arrête devant ce portrait là-bas ? Quelle est cette dame qui ressemble à une Turque ? »

Un jeune homme, qui se trouvait assez près de

nos deux interlocuteurs pour ne pas perdre un mot de ce dialogue, eut pitié de Solange, dont l'embarras était visible.

« Monsieur, ce portrait est celui de madame de Staël, peint par madame Lebrun, » dit-il à M. Finoël.

Solange jeta un regard furtif sur cet inconnu. Il avait une physionomie prévenante, un air distingué, une taille élancée et svelte.

On voyait qu'en adressant la parole à un inconnu, il avait voulu rendre service et non pas entrer en relation.

« Ce monsieur s'est trouvé ici à propos, dit M. Finoël à sa fille.

Celle-ci fit un léger signe de tête. « C'est un peintre de profession, je pense, répondit-elle négligemment. »

Le soir de ce même jour, il y avait concert en plein vent à l'île Rousseau, jolie promenade que nos voyageurs affectionnaient. Ils voulurent entendre cette musique, arrivèrent les premiers et se procurèrent les meilleures places. La soirée était splendide, un peu fraîche déjà — c'était le dernier jour d'août. — Le lac avait des tons argentés, la brise soulevait de petites vagues frissonnantes; les montagnes, cachées par une brume légère et faiblement éclairées par le mince croissant de la lune, semblaient enveloppées d'un voile couleur d'ambre. Cette teinte brillante se retrouvait partout et donnait au paysage un aspect fantastique.

Solange, éblouie, charmée, attendrie, comparait tout cela aux peupliers de la rivière et au gazon de la colline. Blottie dans un petit coin et confortablement assise, elle était dans le ravissement, lorsqu'elle aperçut, au milieu de la foule, le jeune homme que, le matin, elle avait pris pour un peintre. Debout, immobile, il la regardait avec une attention si profonde qu'elle baissa les yeux soudain. Lorsqu'elle se hasarda à les lever, au bout de quelques minutes, elle le vit à la même place, et plongé dans une sorte d'extase.

Un peu troublée, elle recula sa chaise.

« Qu'est-ce ? demanda M. Finoël en sortant de la somnolence très douce à laquelle il s'était livré aux premiers accords des instruments.

— Un frisson qui vient de me saisir, murmura la jeune fille en tressaillant en effet.

— Il est sûr que l'air est bien frais ce soir. Rentrons, mon enfant. Cette musique me paraît excellente, mais elle endort, et, sommeil pour sommeil, je préfère celui que l'on goûte dans un bon lit. D'ailleurs, j'ai à écrire, d'abord à M. Ripert, pour l'avertir que décidément nous arriverons chez lui demain après midi, ensuite à mon fermier de Chambrun, et à... à qui encore ? Je ne m'en souviens plus.

— A Georges Darville peut-être ? demanda Solange.

— A Georges ? Non, en vérité, je lui ai dit tout ce que j'avais à lui dire.

— Pensez-vous qu'il demeurera longtemps à Marseille ? » reprit la jeune fille.

Son père la regarda.

« Pourquoi cette question ? fit-il.

— Pourquoi cette question, papa ? Mais vous la trouvez naturelle, j'espère. Il est tout simple que je m'intéresse à Georges, que je désire avoir de ses nouvelles. Je n'ai pu me résoudre à l'épouser, mais il n'en est pas moins notre meilleur ami. »

M. Finoël l'interrompit avec impatience.

« Je n'entends rien à ces subtilités, dit-il. Si tu avais de l'affection pour ce jeune homme, tu ne m'aurais pas causé le chagrin que je m'efforce d'oublier. Je te prie de ne pas raviver ce souvenir. Je suis ici pour me distraire, aie la bonté de ne pas aller à l'encontre. Tu n'as pas voulu de Georges, c'est fait, c'est arrangé; maintenant laisse-le tranquille et moi aussi. »

Solange se tut et baissa les yeux. Elle éprouvait un chagrin réel. Que signifiait ce langage ? N'avait-elle plus le droit de parler de son ami d'enfance, de s'intéresser à lui ? Voulait-on lui défendre de prononcer son nom ? Vraiment c'était trop de sévérité. Toutefois, elle se tint la chose pour dite, et se garda, les jours suivants, de revenir sur ce sujet.

IV

Le fiacre que les voyageurs prirent pour aller à Versoix ne servit qu'à voiturier leurs bagages. La route était si charmante, le lac si bleu qu'ils n'eurent point le courage de s'enfermer dans l'incommode véhicule. Ils envoyèrent le cocher en courrier chez M. Ripert, et marchèrent à leur fantaisie, tantôt dans les sentiers gazonnés, tantôt sur la grève où séchaient les filets des pêcheurs. C'était en plein midi, le soleil dorait les coteaux de Cologny, les montagnes du Salève et la cime du Mont-Blanc; mais une brise rafraîchissante venait du lac qui moutonnait faiblement. D'un regard curieux, Solange cherchait à l'horizon les bornes cachées de ce beau Léman, sur lequel de légers bateaux aux voiles blanches glissaient gracieux et rapides.

« Il nous faudra bien des jours pour faire le tour du lac, s'écria-t-elle avec une joie naïve.

— Le trouves-tu si vaste ? répliqua son père. Cela t'effraie peut-être.

— Moi ? Oh ! par exemple ! je voudrais qu'il eût cent lieues de tour.

— Merci bien, dit M. Finoël, que Dieu me préserve de contourner un lac de cent lieues ! »

Solange ne répondit point; ils firent quelques pas en silence. La jeune fille suivait des yeux une volée de mouettes qui cherchaient un écueil; M. Finoël songeait au solide, et admirait les élégantes villas qui s'élevaient à sa gauche.

« Voilà de ravissants chalets et de magnifiques parterres, » dit-il enfin.

Solange secoua la tête, et répliqua :

« Ce que je regarde le moins ce sont les jardins et les maisons de campagne. Si charmants qu'ils soient, ce n'en est pas moins l'ouvrage de l'homme, je préfère celui du bon Dieu, et je voudrais, mon cher père, que vous fussiez assez de mon avis pour prendre ce joli chemin, ici, au nord ; il nous conduira en pleine campagne, loin des bâtisses et du factice des chalets et des jardinsets. »

M. Finoël se laissa persuader et prit le joli chemin au nord.

« Où allons-nous ? disait-il néanmoins en branlant la tête.

— A l'aventure, répondait gaiement Solange. Nous ne nous égarerons point, tant que nous ne perdrons pas de vue le lac et les montagnes. »

Ils ne s'égarèrent point, mais ils firent de nombreux détours.

« Qu'importe ? disait encore la jeune fille. Pourvu que nous soyons chez M. Ripert à l'heure du dîner, cela suffit.

— Cela suffit, répétait le père indulgent qui, harassé de fatigue, finit par s'asseoir à l'ombre d'un noyer. »

Solange, toujours alerte et curieuse, profita de cet instant de loisir pour explorer un chemin creux que tapissait un fin gazon. Des arbrisseaux touffus s'alignaient à droite et à gauche, formant une double haie. Dans ce sentier, la fraîcheur était délicieuse, les rayons du soleil n'y pénétraient point, et, pour voir le lac, il fallait écarter les branches. La jeune fille jeta son chapeau, ses gants, son ombrelle sur un arbre écorcé, renversé à terre, et se mit à cueillir les baies rouges de l'épine-vinette, et les fruits du noisetier sauvage, comme une enfant qu'elle était encore, du reste. Elle alla ainsi jusqu'au bout de la haie. Elle se disposait à rebrousser chemin, lorsqu'un bruit de pas lui fit lever les yeux ; à sa grande surprise, elle vit venir l'inconnu du Musée ; il portait un costume de chasse, un fusil en bandoulière, et un chien d'arrêt gambadait devant lui. Il marchait si vite que Solange, ne pouvant l'éviter, lui laissa prendre l'avance. Elle rendit de bonne grâce le salut qu'il lui adressa en passant, et continua à cueillir des noisettes pendant quelques minutes encore. Elle ne revint sur ses pas qu'après avoir donné au chasseur le temps d'aller au bord du lac.

Au bord du lac ! Il n'était pas même sorti du chemin creux. Assis sur l'arbre écorcé, il semblait plongé dans une profonde rêverie, et caressait distraitement la tête effilée du chien d'arrêt, qui flairait l'ombrelle de Solange et avait bonne envie de la mettre en pièces. Notre jeune voyageuse commençait à trouver cet homme fort importun ; mais lui, la voyant venir, se leva brusquement, et s'éloigna.

« Solange ! cria la voix impatiente de M. Finoël.

— Me voici, papa, » répondit la jeune fille, qui courut à l'arbre écorcé pour reprendre ombrelle et chapeau.

Elle jeta sur ses cheveux noirs la jolie toque ornée d'une aile de mouette, et mit rapidement ses gants. Comme elle se penchait pour saisir l'en-tout-cas, elle lut avec surprise ces quelques vers que le chasseur venait d'écrire au crayon sur l'aubier lisse et durci :

Bacchus chérit la vigne, Apollon le laurier,
Vénus le myrte, Hercule aime le peuplier ;
Mais la brune Phillis préfère les coudraies,
Et tant qu'elle aimera le coudrier des haies,
Ni l'arbre d'Apollon, ni la fleur de Cypris,
Ne pourront l'emporter sur le choix de Phillis.

« Que regardes-tu donc, petite ? » demanda M. Finoël, qui, fatigué d'attendre, était venu rejoindre sa fille.

Du bout de son ombrelle elle lui montra les vers ; il les lut lentement.

« Ah ! dit-il, c'est la traduction d'un passage de Virgile. »

Solange fit une petite moue, elle eût préféré que le poète montrât plus d'imagination et moins de mémoire ; toutefois elle trouvait l'allusion gracieuse.

« Qui peut avoir rimé cela ? reprit M. Finoël, quelque pédant de village ou un collégien en vacances. »

Solange allongea ses lèvres vermeilles comme pour protester contre cette supposition.

« Le peintre que nous avons vu hier au Musée vient de passer dans ce chemin, murmura-t-elle.

— C'est vrai ; je l'ai aperçu. C'est lui, tu crois, ma fille ? Ah bien ! il aime les beaux arts, ce jeune homme. Mais pourquoi a-t-il mis la brune Phillis ? Virgile n'entre point dans ce détail, et dit simplement : « *Phyllis amat corylos*..... » Brune, brune, c'est une cheville, ça. »

Était-ce vraiment une cheville ? La brune Solange en doutait, et rougissait avec grâce.

« Quelle vilaine écriture, ajouta M. Finoël : c'est griffonné, griffonné. As-tu jamais vu pareilles pattes de mouche ? Mais ne nous occupons pas davantage de ce rimeur. Il faut jouer des jambes, ma fillette. J'ai grand appétit, et je désire arriver chez le cousin avant qu'on soit à table. Retournons au bord du lac, puisque, tout en marchant au hasard, nous avons la chance de nous être rapprochés de la grève.

L'habitation de M. Ripert était un peu isolée et placée au bord du Léman. Lorsque la vague était forte, elle venait se briser contre le mur du jardin ; mais, en temps ordinaire, la grève, large et blanche, servait de promenade. M. et mademoiselle Finoël passèrent sur ce galet, entre les espaliers et le flot endormi. Ils allaient ouvrir la porte du jardin, quand une dame âgée, mais

rondelette, mignonne, de figure très avenante, sortit du logis avec une vivacité juvénile.

« Mon cher cousin, ma jolie Solange, soyez les bienvenus, » dit-elle du ton le plus cordial.

Cette petite dame, aimable et vive, avait déjà embrassé la jeune fille deux ou trois fois, lorsque M. Ripert vint à son tour, d'un pas plus grave, mais avec un visage aussi épanoui, un sourire aussi engageant.

— Mieux vaut tard que jamais, cousin Finoël, dit-il en tendant la main aux voyageurs et en les conduisant dans un salon de campagne d'une élégance surannée. Solange promena autour d'elle un regard ravi; tout lui plaisait : le piano antique, les étagères à incrustations de cuivre ciselé, les vieilles glaces à biseaux, le meuble démodé où de petits bergers joufflus apparaissaient dans de larges médaillons, et l'immense porte-fenêtre qui laissait voir le lac et les montagnes, un horizon merveilleux.

— Quoi ! vous êtes venus à pied ?... depuis Genève ! s'exclama madame Ripert.

— Et nous avons fait l'école buissonnière, notez cela, cousine, répartit M. Finoël.

— Nous nous en sommes doutés, cher parent; nous avons même craint que vous ne vous fussiez égarés. Il y a si longtemps qu'on a amené vos bagages. Vous devez être excédés de fatigue.

— Mais non, c'était une promenade charmante; seulement elle nous a donné un formidable appétit.

— A la bonne heure, s'écria M. Ripert; je me demandais justement si mon cher Finoël était encore le joyeux convive d'autrefois. Nous allons nous mettre à table, n'est-ce pas, ma femme ?

— Oui, mon ami, dès que Jean sera de retour, répondit madame Ripert. Si le cousin et la cousine désirent qu'on les conduise d'abord dans leurs chambres, nous sommes à leurs ordres.

Solange se leva, heureuse de pouvoir secouer la poussière du voyage. On lui fit monter un escalier frotté avec tant de soin que la maîtresse du logis se mirait dedans, sinon au propre, du moins au figuré, et on l'introduisit dans une jolie chambre où la mousseline blanche et les rubans roses étaient si coquettement plissés, si judicieusement employés, que notre petite villageoise en fut éblouie. Elle rajusta ses cheveux, passa une robe, descendit vite, ne voulant pas faire attendre ses hôtes, et M. Jean, dont elle venait d'entendre prononcer le nom pour la première fois. Que pouvait être ce Jean ? Un ami de la famille, sans doute; M. et madame Ripert n'avaient ni enfants, ni parents proches. Lorsque Solange rentra au salon, M. Finoël était seul avec le cousin. La petite dame rondelette s'occupait de soins hospitaliers. On la voyait aller et venir dans la salle à manger, dont la porte était largement ouverte. Le son clair des cristaux, le cliquetis de l'argenterie, et surtout de vagues et délicieux parfums annonçaient aux convives affamés que

l'aimable ménagère ne s'agitait point en vain.

« Hersilie, lui cria son mari, voici Solange; on va servir sur table, n'est-ce pas ? »

— Oui, mon cher Philippe, dès que Jean sera de retour, » répondit Hersilie d'une petite voix de fausset qui portait fort loin.

Encore Jean ! Décidément il faisait la pluie et le beau temps dans cette maison.

« C'est un ami, dit M. Ripert à ses hôtes; il est venu passer une ou deux semaines dans notre petite retraite et sera heureux, je l'espère, de faire votre connaissance.... Un jeune homme charmant, d'une intelligence remarquable, d'une distinction parfaite. Il est à la chasse; il trotte du matin au soir. Hier il est allé à Genève.

— Il s'appelle Jean ? demanda M. Finoël avec un sourire moqueur qui étonna Solange, car notre bon campagnard haïssait le persiflage.

— Oui, Jean, répliqua le maître du logis, un vieux nom redevenu à la mode, et qui sied fort bien à ce jeune homme, il a si grand air ! Il me rappelle ces preux chevaliers, miroirs d'honneur et de loyauté, dont j'aimais tant à lire l'histoire et la légende quand j'avais l'âge de Solange. Et s'interrompant soudain, il cria à sa femme :

« Hersilie, le voici. Vite, vite, qu'on serve le dîner. »

La pétulante Hersilie quitta ses réchauds et courut à la porte-fenêtre en disant d'un ton de doux reproche :

« Mon cher enfant, vous vous faites attendre. »

Un beau jeune homme, celui-là même qui venait de traduire un passage de Virgile sur l'arbre écorcé, traversa le jardin, s'approcha de la bonne dame, écouta respectueusement la petite semonce affectueuse qu'elle crut devoir lui adresser, et sortit de sa carnassière, en manière d'excuse, une demi-douzaine de cailloux et deux perdreaux.

« Cousin Finoël et vous, belle Solange, dit M. Ripert, permettez que je vous présente M. Jean des Églantis, notre ami, notre hôte, le fils d'un cher camarade mort depuis longtemps, et toujours sincèrement regretté. »

V

M. Finoël et Solange demeurèrent huit jours à Versoix. Le temps ne leur dura point, M. et madame Ripert s'ingéniaient pour les divertir; M. des Églantis y mettait aussi du sien, et les voisins même s'efforçaient de rendre agréable à nos voyageurs leur séjour dans ce petit village suisse qui, sous Louis XV, faillit devenir une importante ville française.

Il y avait surtout un jeune ménage qui venait quotidiennement chez les Ripert. M. et madame Dolin — ainsi s'appelaient ces nouveaux mariés — étaient de tous les divertissements, de toutes les parties de plaisir.

Dans ces excursions, madame Dolin jouait le principal rôle; elle était jeune, rieuse, étourdie; elle aimait à accaparer l'attention, les prévenances de ces messieurs, à diriger la caravane, à imposer ses goûts et ses petites fantaisies; elle disposait de chacun avec une aisance, un sans-façon remarquables.

Toutefois, le moins serviable, le moins empressé était M. Jean; il faisait de visibles efforts pour se soustraire à la tyrannie du charmant despote et lui échappait fréquemment pour venir auprès de Solange. Mais bientôt la voix flûtée de madame Dolin le rappelait à l'ordre.

« Monsieur des Églantis, est-il vrai que le pont de la Caille est plus élevé et plus long que celui de Fribourg?—Monsieur des Églantis, voudriez-vous inscrire mon nom dans cette grotte? Je m'appelle Julia. Vous savez?—Monsieur des Églantis, l'on affirme que du sommet de la Dôle on peut voir sept lacs. Où sont-ils donc? »

M. des Églantis répondait à l'appel, mais d'assez mauvaise grâce, et en se promettant bien de profiter du moindre prétexte pour secouer le joug, et revenir échanger quelques mots avec Solange.

Durant cette heureuse semaine, le temps fut presque toujours beau. La petite société, qui ne craignait point d'ailleurs une ondée légère, fit chaque jour une course plus ou moins longue. En rentrant, on dînait tantôt chez madame Dolin, tantôt chez madame Ripert, mais c'était invariablement chez celle-ci qu'on passait la soirée. On se réunissait sur la terrasse; une seule lampe éclairait, d'innombrables phalènes voletaient autour. Solange aimait cette demi-obscurité, ces heures paisibles, le bruit léger de la vague et le frémissement de la brise dans les platanes; mais madame Dolin, avait d'autres goûts et ne souffrait point qu'on l'oubliait trop longtemps. Tout à coup elle courait au salon, allumait les candélabres, ouvrait le piano et tapait dessus à bras raccourcis. Sa voix était agréable, elle voulait qu'on l'entendit. Elle appelait ces messieurs, les forçait à venir. Elle chantait des duos avec Jean qui était bon musicien; M. Dolin jouait l'accompagnement, M. Ripert battait la mesure, M. Finoël s'asseyait dans un coin bien sombre et combattait le sommeil; madame Ripert, qui n'était amateur ni peu ni prou, se retirait sans bruit; Solange demeurait seule sur la terrasse et ne s'en plaignait point. Elle pouvait se plonger en de profondes rêveries, bâtir des châteaux en Espagne, et certes elle ne s'en faisait pas faute. Les beaux rêves! Les magnifiques palais! Il y avait de quoi se perdre là-dedans. La jeune fille s'y égarait quelquefois, mais elle finissait toujours par retrouver le fil d'Ariane, et tout cela sans cesser un instant d'écouter la voix sympathique de M. des Églantis. En se penchant un peu, elle le voyait debout auprès du piano, absorbé comme elle et dans les mêmes réflexions. Souvent elle rencontrait son

regard, et ce qu'elle lisait dans ses yeux d'un gris sombre, la faisait tressaillir de bonheur.

Elle comprenait bien, du reste, que Jean ne se trouvait point à Versoix par cas fortuit, et que les époux Ripert ne l'avaient point invité sans motifs. Évidemment ils souhaitaient de le marier à Solange. C'était clair, si clair que M. Finoël ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Pourtant, ce grand ami de M. Darville faisait bon visage au jeune étranger. Qu'est-ce que cela signifiait? S'était-il consolé déjà du mariage manqué? En avait-il un nouveau en vue, et, comme un clou chasse l'autre, Jean avait-il supplanté Georges dans le cœur volage de notre campagnard? Solange commençait à le croire, et, avec un bonheur indicible, elle voyait sa destinée se fixer. L'amour partagé, l'avenir heureux qu'elle avait demandés en vain au pays natal, n'étaient plus un mythe, un rêve, une chimère. Comme elle se félicitait d'avoir refusé Georges, ce gros joufflu qui zézayait! Comme elle s'applaudissait d'être venue au bord de ce lac poétique et charmant! Peupliers du rivage, gazon de la colline, eussiez-vous pu lui donner tant de bonheur? A Servin, eût-elle entendu jamais la voix qui en ce moment lui allait au cœur?

Les choses en étaient là, quand un soir M. Finoël dit gravement:

« Il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, et l'on ne peut négliger les devoirs de la vie pour en savourer les plaisirs; de nombreuses occupations me rappellent à Servin. »

M. et madame Ripert, M. des Églantis, M. et madame Dolin, interrompirent ce discours. Ils ne voulaient point entendre parler de départ, ils ne consentaient pas à se séparer sitôt des chers voyageurs, et demandaient en grâce qu'on leur accordât encore une semaine. M. Finoël demeura inflexible; il exprima chaleureusement ses regrets, son chagrin, et persista à partir sans retard.

« J'ai promis à Solange que nous ferions le tour du lac, je tiendrai ma promesse, dit-il. Nous nous embarquerons demain sur le premier bateau à vapeur qui passera, et nous irons vite et vite de Coppet à Villeneuve, de Villeneuve à Genève, de Genève à Servin. Mais nous n'oublierons jamais les bons, les chers amis qui nous ont rendu si agréable notre séjour au bord du Léman. M. et madame Dolin, vous voulez bien permettre, n'est-ce pas, que nous vous appelions nos amis? — Vous aussi, M. Jean? »

M. Jean s'empressa de répondre pour son propre compte, et il montra tant d'émotion, de sensibilité, que Solange faillit perdre contenance. Certes, on voyait bien que celui-là était un ami dévoué. Et les époux Dolin! Voilà des gens qui connaissaient aussi les devoirs de l'amitié. Après s'être consultés furtivement, ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient se séparer ainsi de M. Finoël et de sa charmante fille, et qu'ils demandaient à faire

avec eux le tour du lac, puisqu'il était impossible de les garder plus longtemps à Versoix.

« Nous irons tous, s'écria M. Ripert; oui tous, à moins que Jean... »

Jean! mais c'était à lui que ce petit voyage plaisait le plus; il avait justement projeté de le faire, mais il n'eût point osé espérer d'avoir aussi bonne compagnie.

« Ce sera charmant, charmant, dit madame Dolin; n'est-ce pas, mademoiselle Finoël? »

Mademoiselle Finoël balbutia quelques mots peu intelligibles; elle était fort troublée, et elle eût bien voulu qu'on ne le remarquât point.

VI

« Je savais que nous arriverions à Coppet trop tard pour visiter le château en détail, dit madame Hersilie à Solange, sur le bateau qui les emportait! Qu'avez-vous vu? Peu de chose, n'est-ce pas? Une table de travail, le portrait de madame de Staël, le buste de son père... Il eût fallu partir plus tôt. La chère Julia n'en finissait point avec tous les colifichets qu'elle a voulu traîner après elle.

— Voilà madame Ripert qui médit de son prochain, s'écria gaiement Philippe, qui avait entendu ces derniers mots. Belle Solange, ne l'écoutez pas; c'est le moment, d'ailleurs, d'ouvrir les yeux, non les oreilles.

— Ah! je les ouvre aussi, répliqua la jeune fille. Je ne me lasse point de regarder ce merveilleux paysage. Je voudrais pouvoir en emporter une image fidèle, afin de la considérer quelquefois dans notre prosaïque village de Servin. Cela me consolerait. Il sera si triste de n'apercevoir qu'une colline aride, un horizon borné, des chaumes solitaires. Combien je regretterai votre lac, vos belles montagnes, toute cette nature grandiose qui élève l'âme, et donne une idée de l'infini.

— Mademoiselle, dit auprès de Solange une voix douce et grave, Châteaubriand assure que l'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir, qu'il porte avec lui l'immensité: « Asseyez-vous, ajoute-t-il, sur l'arbre abattu au fond des bois; si dans l'oubli profond de vous-même, dans votre immobilité, dans votre silence, vous ne trouvez pas l'infini, il est inutile de vous égarer aux rives du Gange. »

Solange se détourna et sourit à Jean qui s'était permis de lui adresser cette observation.

Le bateau marchait bien; nos voyageurs aperçurent successivement Nyon, Rolle, Morges, Ouchy, Vevey, et débarquèrent à Villeneuve. Ils avaient résolu d'aller par terre de Villeneuve à Meillerie, et ils prirent trois ou quatre jours pour faire cette promenade.

Durant ce temps, le ciel fut constamment se-

rein; les heureux touristes visitèrent en détail ce pays charmant, où l'air est si pur, le climat si doux, les points de vue si remarquables. On alla partout, et naturellement on n'oublia point Chillon; madame Dolin avait rêvé de Chillon, elle en parlait sans cesse. On fit donc une longue station dans ce château célèbre, on examina les souterrains, on chercha des noms connus parmi les inscriptions qui couvraient les piliers, et quand on eut tout exploré, la belle Julia voulut qu'on s'assît sur la grève en face du vieil édifice pour le regarder encore.

« Ne pensez-vous pas, mesdames, qu'il serait mieux de retourner à l'hôtel? dit M. Finoël. Si nous tardions davantage on ne nous servirait plus que les reliefs du festin.

— Et nous ne pourrions pas changer de toilette, chose beaucoup plus grave, dit madame Ripert en regardant malicieusement Solange et Julia. »

VII

En général Solange n'était pas longtemps à sa toilette; mais ce soir-là elle ne se pressa point et montra un peu de coquetterie. Elle allait descendre à la salle à manger, lorsque son père entra et lui dit gaiement :

« Que tu es élégante, aujourd'hui! blanche et rose comme les glaciers des Alpes au lever de l'aurore... Et tous ces rubans!... on voit bien que c'est fête.

— Quelle fête? demanda Solange en offrant au baiser paternel son front couvert de frisettes.

Il la regarda en souriant :

« Celle de tes fiançailles, peut-être, répondit-il.

Comme la jeune fille se taisait, il la fit asseoir auprès de lui et continua d'un ton plus grave :

« Une fois déjà j'ai voulu te marier; j'ai été si mal reçu que j'hésite à revenir sur ce sujet. Cependant il faut bien te dire ce qui arrive. Tu vas être surprise! M. des Églantais désire t'épouser.

— Lui? s'écria l'heureuse Solange. Il vous a parlé, mon père?

— Oui, ma fille, par la bouche de Philippe et d'Hersilie, des plénipotentiaires dévoués, je t'assure. J'ai eu avec eux de longues conversations; ils souhaitent ardemment que la demande de leur jeune protégé soit favorablement accueillie.

— Et... balbutia Solange, vous avez consenti?

— Oh! pas si vite que cela. J'ai dit au cousin et à la cousine que si ce mariage te convient, si les renseignements que je vais prendre sont bons...

— Des renseignements, papa? Ceux que M. et madame Ripert vous ont donnés ne suffisent donc point?

— Philippe et sa femme ne connaissent pas assez ce monsieur pour répondre de lui, ma chère enfant. C'est avec son père qu'ils étaient liés.

Ils disent : « Nous croyons que Jean mérite l'affection de Solange et que vous ne sauriez mieux choisir ; mais, du reste, examinez, réfléchissez, informez-vous. » J'ai répondu : « La première chose à faire est de parler à la petite. Si elle dit non, nous nous en tiendrons là, et nous nous séparerons de M. des Églantis ce soir même. »

« Oh ! père, murmura-t-elle, pourquoi dirais-je non, si vous avez la bonté de dire oui. M. Finocél tressaillit. Était-ce de surprise, de dépit, de chagrin ou de joie ? Il eût été difficile de s'en assurer.

« Très bien, répliqua-t-il ; si les renseignements sont favorables, nous aurons une noce à Servin avant l'hiver.

— Mais, fit observer Solange ; M. des Églantis sans doute des parents à consulter ?

— Lui ? Pas du tout ; il est orphelin. Madame pert le l'a dit.

— Orphelin et... Français, j'espère.

— Français ? Oh ! certainement, certainement.

— Il a des goûts d'artiste, n'est-ce pas, cher père ?

— Mais oui, tu as pu en juger ; il cultive la musique, la peinture, la poésie et autres beaux-arts.

— C'est son unique occupation ?

— Certes non, s'écria l'honnête campagnard, s'il en était ainsi, je ne l'accepterais point pour gendre. Il n'a pas d'emploi — il compte vingt-cinq ans à peine — mais il a fait de très bonnes études, et bien des carrières lui sont ouvertes. C'est tout ce que tu désires savoir ? En ce cas, allons nous mettre à table. »

Solange secoua la tête.

« Je ne descendrai pas ce soir, répondit-elle, il faut que je médite un peu sur ce que vous venez de me dire, et je n'ai guère d'appétit. Je vous prierai seulement de vouloir bien m'envoyer un potage et quelques fruits. »

Le lendemain matin, Solange achevait sa prière, qu'elle avait faite plus longue que de coutume ; lorsque la femme de chambre de l'hôtel lui apporta un bouquet de fleurs fraîches et embaumées.

« De la part du père de mademoiselle, dit cette fille.

Solange approcha le bouquet de ses lèvres pour y cacher un sourire radieux. Elle savait bien qu'il lui faisait ce présent par l'entremise de M. Finocél. Après l'avoir déposé soigneusement dans un vase, en se promettant de ne point l'oublier au moment du départ, elle choisit une fleur de grenadier pour l'attacher à son corsage, une magnifique fleur rouge qui peut-être s'était épanouie en pleine terre, car dans cette vallée délicieuse il est des recoins si bien abrités qu'on y voit croître des arbustes exotiques.

Ainsi parée et souriante, la jeune fille s'empressa de descendre. Jean l'attendait, et elle écouta avec bonheur les quelques mots pleins de

tendresse et de reconnaissance qu'il lui adressa d'une voix émue.

La journée fut merveilleusement belle et l'on partit dès le matin. Solange marchait comme dans un rêve ; on eût dit qu'elle était soulevée par des ailes invisibles.

De Villeneuve à Meillerie, la distance n'est pas grande ; mais nos voyageurs firent tant de haltes que la nuit les surprit au milieu des bois : une belle nuit de septembre fraîche et sereine. Il fallut choisir le chemin le plus court.

On arriva à Meillerie fort tard ; le vent se levait impétueux, le lac ressemblait à une mer agitée.

Solange prit plaisir à voir ce changement de scène, elle s'endormit heureuse et fatiguée. Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain, il n'y avait ni firmament azuré, ni soleil radieux ; le ciel était d'un gris sombre, et un brouillard rampait le long des montagnes. Tandis que la jeune fille regardait ce triste tableau, Madame Ripert entra, enveloppée dans un antique waterproof.

« Il fait froid aujourd'hui, Solange, dit-elle ; habillez-vous en conséquence. Nous nous embarquerons après le déjeuner, le voyage sera peu agréable. Je viens de souhaiter le bonjour à Julia ; elle est encore au lit et de fort mauvaise humeur parce qu'il pleuvra selon toute apparence. Cette petite femme n'a pas l'ombre de philosophie ; à quoi bon se faire du chagrin pour si peu de chose ? Il faut prendre le temps comme il est, et les événements comme ils se présentent. Les maris aussi, Solange ; voilà une maxime que vous n'aurez pas de peine à mettre en pratique, heureuse enfant, qui allez faire un mariage d'amour. Ma belle, je vous félicite sincèrement, vous ne sauriez mieux placer votre affection.

« Vous connaissez beaucoup M. des Églantis ? dit-elle.

— Beaucoup ! Non, pas précisément. Il est venu à Versoix deux jours avant vous ; je le connais comme je vous connais. C'est assez pour apprécier son mérite : je n'ai qu'un reproche à lui adresser, c'est d'être un peu jeune.

— N'a-t-il vraiment que vingt-cinq ans, ma cousine ?

— Pas davantage. Il paraît plus âgé, n'est-ce pas ? Il est si sérieux. Ne vous en effrayez point, ma chère. Foin des esprits évaporés ! cela ne vaut rien en ménage.

« Moi qui vous parle, je me félicite d'avoir préféré un homme réfléchi, posé, sage, à un jeune homme étourdi... c'est-à-dire... en ce temps là, je ne préférerais point Philippe, au contraire. Figurez-vous que le hasard avait amené à L... un jeune étranger. Il était gai, spirituel ; il avait une physionomie des plus agréables. Je le rencontrai dans le monde. Nous dansions ensemble, il m'avait distinguée, il m'aimait. Lui et Philippe demandèrent ma main quand j'atteignis ma dix-huitième année. C'est Anatole que je désirais épouser — l'étranger s'appelait Anatole ;

un vrai héros de roman, lui ! Je serais devenue sa femme si j'eusse été orpheline ; mais ma chère maman me préserva de ce malheur : « Épouse Philippe, me dit-elle, si tu veux avoir un guide, un soutien, un ami fidèle et dévoué dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Avec lui point de déception possible, nous le connaissons, nous lisons dans son cœur, dans sa conscience, nous savons que son esprit sera à l'unisson du tien, qu'il n'y aura pas de discordance dans vos caractères, que vous aurez la même foi, les mêmes espérances, que vous vous agenouillerez au pied du même autel. M. Anatole au contraire... il t'aime sincèrement, je pense ; mais quel fond peut-on faire sur cet amour né d'un regard, d'un mot, d'un sourire ? Et puis, un étranger qui, l'été dernier ignorait jusqu'à ton nom !... Il ne t'a rencontrée que dans le monde, où une jeune fille pose toujours un peu, si franche, si ingénue qu'elle soit ; tu ne lui as montré que tes fraîches parures, ton front riant ; il ne connaît ni ton vrai visage, ni ton vrai caractère. Et toi, ma fille, que sais-tu de lui ? Tu n'as vu aussi que son masque joyeux. Est-il d'humeur enjouée ou atrabilaire ? Tu l'ignores. Au bal on le trouve charmant : le sera-t-il dans son ménage ? Peux-tu me dire surtout s'il partagera, ou du moins s'il respectera tes croyances, s'il approuvera tes pratiques de piété ? Non, tu ne sais rien, tu n'es sûre de rien, tu fonderais ton bonheur sur un grand peut-être. Dois-je consentir à ce que ma fille bien aimée fasse une telle folie ? »

Après avoir parlé ainsi, madame Ripert embrassa sa jeune cousine, se drapa dans son waterproof, et sortit convaincue qu'elle venait de plaider éloquemment la cause de M. des Églantins.

Solange se demandait avec surprise où tendaient ces insinuations ; mais elle n'eut pas le loisir de méditer là dessus ; son père vint la chercher ; elle descendit, rencontra Jean, lui sourit, et se hâta d'oublier ce que madame Hersilie lui avait dit fort maladroitement, quoique à bonne intention.

VIII

Le bateau qui conduisait nos voyageurs à Genève avait dépassé Évian et Thonon, lorsque M. Finoël se trouva seul un instant avec sa chère fille.

« As-tu froid, Solange ? dit-il en s'asseyant auprès d'elle. Quel vilain temps, quel brouillard ! On ne voit rien, on ne sait que faire, si ce n'est de se tenir en garde contre les idées noires et les rhumes de cerveau. »

La jeune fille hocha la tête.

— Sans doute, papa, l'air est vif et le tableau mélancolique ; mais tout cela a bien aussi son charme et sa poésie.

— Je ne dis pas non. Il est possible que chaque

chose ait son bon et son mauvais côté, comme chaque médaille a son revers. Le revers de la médaille... eh, eh, fillette, c'est à quoi nous ne songeons guère en ce moment. En dépit des nuages et de la brume, tu as une figure réjouie qui fait plaisir à voir. Tu es heureuse enfin, n'est-ce pas ? Elle répondit par un regard et par un sourire où se peignait la joie dont son âme était remplie. M. Finoël se frotta les mains ; lui aussi était content, il avait un air de jubilation ; on eût pu croire que son vœu le plus cher avait toujours été de marier sa fille à Jean des Églantins.

— Ainsi donc, reprit-il, tu l'aimes ce jeune homme, mais là, ce qui s'appelle aimer ? Allons, tant mieux, voici un beau jour pour ton pauvre papa. Maintenant parlons affaires. Il me tarde de rentrer à la maison ; nous ne passerons qu'un jour à Genève, puis nous irons tous trois à Lyon, d'abord pour acheter ta corbeille, ensuite et bien vite dans notre chère Servin.

— Tous trois ? répéta la jeune fille.

— Eh ! oui, les trois heureux : Jean, Solange et son père.

Elle tressaillit de surprise.

— Quoi, sitôt ! dit-elle ; M. des Églantins va nous accompagner à Servin ?

— Certainement. Penses-tu qu'il voudrait te quitter, ma fille ?

— Mais ces renseignements que vous avez demandés ?

Ce fut au tour de M. Pinoël de faire un geste de surprise.

— Ces renseignements ? dit-il. Ah ! oui, oui... mais ils seront favorables... puis je compte recevoir des lettres à Genève ; en un mot, rien ne peut contrarier nos projets ; j'ai déjà prié Philippe et sa femme d'assister à ton mariage. Les beaux yeux de Solange brillèrent doucement ; mais soudain un souvenir importun amena un léger nuage sur ce front épanoui. Elle venait de songer à M. Darville, et à la surprise désagréable qu'elle lui ménageait.

— Mon cher père, dit-elle, ne croyez-vous pas qu'il serait convenable d'écrire à... à Georges, s'il m'est permis enfin de prononcer son nom ?

— A Georges ? Quelle idée ! Pourquoi faire ?

— Mais pour lui annoncer mon prochain mariage. Il sera étonné, affligé, si tout d'un coup il voit M. des Églantins... il vaudrait mieux l'avertir, le préparer affectueusement...

M. Finoël partit d'un grand éclat de rire.

— Georges ! dit-il ; ah ! le gaillard ! ne te tourmente pas à son sujet, il ne songe guère au petit déboire que tu lui as donné ; il est fort bien consolé je t'assure.

Solange se redressa d'un air digne ; cette gaieté l'humiliait.

— Georges vous a écrit ? murmura-t-elle interdite ; vous avez eu de ses nouvelles ?

— Certes. D'excellentes nouvelles ; ne t'inquiète pas, te dis-je ; il est heureux, il a su gagner le

cœur d'une aimable jeune fille dont il est même fort épris.

Solange devint très rouge.

— Est-ce possible? s'écria-t-elle; quoi! en si peu de temps!

M. Finoël hochà la tête.

— Tu sais, dit-il, l'amour vient tout d'un coup, et s'en va de même, assurent les esprits chagrins. D'ailleurs, ce peu de temps ne t'a-t-il pas suffi à toi? te voilà fiancée à un homme que tu ne connaissais pas il y a quinze jours.

— Mais c'est bien différent, papa; d'abord M. des Églantis nous a été présenté par de bons, de chers parents...

— Eh! qui te dit que Georges n'a pas été présenté à la demoiselle en question, sinon par de chers parents, du moins par de bons amis?

— C'est à Marseille alors?

— A Marseille? sans doute c'est... en voyage.

Solange était dans une grande agitation.

— Ce Georges qui prétendait m'aimer, dit-elle, comme j'ai bien fait de ne pas le croire. Il ne se soucie guère de nous...

Ici la voix lui manqua, elle dut s'interrompre; son père la regardait avec surprise.

— Tu es bien émue, lui dit-il, pour quoi donc? Qu'est-ce que ça te fait que Georges se marie puisque tu ne veux pas de lui?

Elle releva la tête et répliqua fièrement :

— Oh! cela m'est bien égal.

— Oui-dà? Je n'en crois rien; tu rougis, tu pâlis, tu as des larmes dans les yeux, de vraies larmes... Par exemple, voici qui est étrange... et tu oses soutenir que tu n'es point émue.

Elle essaya de plaisanter.

« Admettons que je le suis, dit-elle en riant. Bien d'autres l'ont été en pareille circonstance. Pour ne citer qu'un précédent, vous souvient-il de Waverley dont nous lisions l'histoire à Servin? Il aimait passionnément Flora Mac-Ivor, et cependant il était troublé lorsque Fergus parlait d'épouser miss Bradwardine.

— Mais c'est miss Bradwardine qu'en définitive Waverley épousa. Ainsi tu vois que même les héros de romans prennent pour guide le bon sens, la droite raison, et savent se contenter d'une affection solide et sûre, répliqua M. Finoël, qui s'éloigna après avoir lancé ce trait de Parthe.

Solange demeurait stupéfaite.

— A qui en ont-ils tous? pensait-elle en regardant son père et ses amis. Mon prochain mariage paraît leur causer un grand plaisir, et l'un après l'autre, ils me donnent à entendre que je vais faire une folie.

Il pleuvait lorsque les voyageurs arrivèrent à Genève. Philippe et Hersilie allèrent demander l'hospitalité à des parents; M. et madame Dolin prirent une voiture et se firent conduire à Versoix en promettant de revenir le lendemain; M. Finoël voulut faire des courses en ville, Jean l'accompagna, et Solange demeura seule à l'hôtel, sans

autre distraction que celle de regarder les passants. Cela l'intéressa durant cinq minutes, puis elle détourna les yeux; ces parapluies qui allaient, venaient, se choquaient, lui fatiguaient la vue. Elle ferma la fenêtre, alla s'asseoir dans le petit salon qui séparait sa chambre de celle de son père, et se mit à rêver, à faire des châteaux en Espagne. C'était assez son habitude; on sait si elle avait bâti en l'air à Versoix. Maintenant il s'agissait de projets plus sérieux. En étaient-ils plus séduisants? C'est peu probable, car le front de la jeune fille se plissait. Elle songeait à l'étrangère que Georges allait épouser, amener à Servin. Cette étrangère lui déplaisait, dérangeait ses plans. Quoi! dès le premier jour, elle serait là entre le jeune homme et ses amis. Georges n'aimerait qu'elle, ne s'occuperait que d'elle.

« Je n'ai plus de frère, » pensait tristement Solange.

Elle oubliait, dans son égoïsme naïf, que M. Darville eût pu rétorquer l'argument. Aussi bien, elle ne s'appesantit point sur ce sujet. Que lui importait ces choses maintenant? L'affection de M. des Églantis suffisait à son bonheur.

L'affection de M. des Églantis! Oubliait-elle ce que sa cousine lui avait dit le matin? Non, certes, et comment eût-elle pu l'oublier? En ce moment même une voix intérieure lui répétait ces désolantes paroles :

« Il t'aime sincèrement, mais quel fond, peut-on faire sur cet amour né d'un regard, d'un mot, d'un sourire? Il t'a rencontrée par hasard, tu ne lui as montré que ton front riant, tu n'as vu que son masque joyeux. Est-il d'humeur enjouée ou atrabilaire? N'aura-t-il aucune déception lorsqu'il te connaîtra mieux? Son caractère sera-t-il à l'unisson du tien? Respectera-t-il tes croyances? Aurez-vous la même foi, le même espoir? Vous agenouillerez-vous au pied du même autel? »

La jeune fille se leva, chassa ces pensées, voulut sourire, mais son cœur demeurait triste, son âme inquiète. La nuit approchait, et ce crépuscule, cette pluie, ces bruits dans la rue, ce va-et-vient dans l'hôtel, avaient quelque chose de lugubre. Solange se sentait isolée, fatiguée, et le démon de l'ennui la tourmentait outre mesure. Elle passait d'une chambre à l'autre, cherchant vainement une occupation et finit par se rasseoir sur le canapé.

« L'amour de Georges pour la jeune étrangère est aussi une surprise du cœur, pensa-t-elle. Peut-être ne l'aime-t-il point, et veut-il l'épouser par dépit. Ce serait le pire de tout. Pauvre Georges! Ah! que Dieu ne permette pas qu'il soit malheureux. Il me semble que j'aurais des remords. »

Quand M. Finoël rentra chez lui, il entendit qu'on pleurait dans le salon voisin. La porte était ouverte, il s'approcha et vit Solange éten-

due sur le canapé, la figure cachée dans les cous-
sins.

« Ma fille, ma chère enfant ! » s'écria-t-il alarmé.

Elle se souleva, tourna vers lui son visage baigné de larmes et s'efforça de sourire.

« Ne vous inquiétez pas, dit-elle, je pleure sans motifs... une idée... une fantaisie... Voyez, je ris maintenant... je suis heureuse.

— Tu l'étais ce matin, mais à présent !... ma chère fille, je ne t'avais jamais vu cette figure bouleversée. Dis-moi ce que tu as... à moins que tu ne préfères t'expliquer avec Jean. »

Elle fit un geste d'effroi.

« M. des Églantins ! Oh ! ne l'appellez pas, ne l'appellez pas, murmura-t-elle.

— Pourquoi donc, mon enfant ? N'as-tu plus confiance en lui ? »

Solange ne répondit point et se remit à pleurer ; M. Finoël la regardait avec un profond chagrin et une légère irritation.

« Puis-je entrer ? demanda Jean qui, frappait à la porte de son futur beau-père.

— Oui, répliqua brusquement celui-ci, entre et regarde. Voilà où nous a conduit son stratagème.

Mademoiselle pleure, se tord les bras, ne veut plus entendre parler de toi, pousse des sanglots quand on prononce ton nom... Refusé deux fois !... C'est assez, mon pauvre Georges, n'insiste pas et oublie cette belle capricieuse. »

Solange jeta un cri de surprise, de bonheur, et tendit la main au jeune homme.

« Georges Darville ! vous, vous ? dit-elle.

— Eh ! oui, grande innocente, répliqua son père ; c'est Jean-Georges Darville. Comment as-tu fait pour ne pas le deviner plus tôt ? »

Le jeune homme serrait avec émotion les mains tremblantes de sa fiancée.

« Chère Solange, pardonnez-moi, dit-il ; c'est vous qui m'avez forcé à agir ainsi. Vous aviez prononcé une sentence si cruelle ; j'ai voulu en appeler. Sous le nom de Georges Darville c'était impossible ; j'ai dû en prendre un autre, qui est aussi le mien, car la famille de mon père adoptif le portait avant la Révolution. Vos bons parents de Versoix ont bien voulu seconder mes desirs...

— Là, tu vois, il ne zézaye plus et n'a plus ses grosses joues, » interrompit M. Finoël.

MICHEL AUBRAY.

RENÉE

I

Entre Manneville et Fontaine, en Normandie, la route est ravissante, mais tout à fait déserte. De chaque côté, elle est bordée de vieux chênes, entre lesquels on aperçoit tantôt de vertes prairies où paissent de nombreux troupeaux de bœufs, tantôt des champs couverts de riches moissons qui ondulent sous les caresses du vent. De fermes, par contre, de chaumières même, on n'aperçoit aucune trace ; pas le plus petit nuage de fumée bleuâtre ne vient révéler l'existence d'une maisonnette cachée derrière le classique bouquet de pommiers. La solitude est complète.

Par une chaude après-midi d'été, cheminait sur cette route, au temps dont nous parlons, un beau gars de treize à quatorze ans. Sa figure ouverte où rayonnait la santé, était encadrée de blonds cheveux bouclés, son regard était vif, sa bouche souriante. Il était proprement vêtu, quoique de la façon la plus modeste, car si la blouse bleue qu'il portait ne laissait voir ni tache ni accroc, sa couleur primitive avait disparu par suite de trop nombreuses lessives. Une petite casquette posée sur l'oreille lui donnait un air mutin en parfait accord avec sa démarche

décidée. Tout à coup il s'arrêta. Derrière un champ de blé, à sa droite, se faisait entendre une douce voix de jeune fille chantant l'hymne de l'Avent : « *Adeste fideles*, » avec des modulations si fraîches, si harmonieuses, qu'il demeura cloué sur place tout le temps que dura la première strophe.

« Il faut pourtant que je voie qui ça peut bien être, se dit le petit paysan. Je ne connais pas à Manneville un gosier d'alouette comme celui-là. »

D'un bond il franchit le fossé qui régnait le long de la route, puis s'avançant avec précaution, à l'abri des blés, il arriva, sans avoir été aperçu, jusqu'auprès de la chanteuse. Il reconnut alors une frêle enfant de son âge à peu près, croyait-il, fille d'un tisserand, dont la maison délabrée était voisine de la demeure de sa mère. Elle était assise sur la lisière du champ, et la longue perche, terminée par un paquet de guenilles dont elle était armée, révélait l'occupation fort peu intéressante à laquelle elle se livrait. Trop faible pour accomplir une autre besogne, on l'employait tout le long du jour à garantir la récolte, déjà mûre aux trois quarts, contre les entreprises audacieuses des moineaux. C'était une petite créature toute menue, au visage pâle,

sous ses cheveux noirs, aux grands yeux sombres et tristes. Selon la coutume du pays, elle était coiffée d'un serre-tête noir qui donnait à ses traits quelque chose de sévère : le reste de son accoutrement était grossier, mais propre dans sa pauvreté. Placée comme elle l'était, elle n'avait pu s'apercevoir de l'approche du jeune garçon, qui, accroupi sur le gazon, retenait son haleine pour ne pas révéler sa présence ; il avait bon espoir qu'elle arriverait à la fin de l'hymne sans se douter que quelqu'un l'écoutât, quand un oiseau survint. La gardienne agita sa gaule, et, dans le mouvement qu'elle fit, aperçut la tête du gamin au-dessus d'un buisson. Le chant cessa sans plus tarder. Dès qu'il se vit découvert, notre gars se redressa, et pendant un moment, tous deux se regardèrent en silence.

« Pourquoi ne continues-tu pas ? » dit enfin le trouble-fête.

Cette demande n'obtint point de réponse ; la petite fille continuait à le regarder avec la muette impassibilité d'un sphinx.

« Je regrette bien que tu m'aies vu, reprit le jeune garçon. Tu as une si jolie voix ! »

Elle agita son épouvantail à l'adresse d'un vol de pierrots et n'ouvrit pas la bouche.

« Je te connais, va ! poursuivit sans se déconcerter, le rustique mélomane, mais jamais je ne t'avais entendue chanter. Je ne me souviens même pas de t'avoir entendue parler non plus, si bien que l'autre jour je disais à ma mère : « La petite fille du tisserand doit être muette. »

A ces mots, la chanteuse sourit, montrant à son interlocuteur deux rangées de dents semblables à des perles.

« Oh ! continue, reprit l'enfant d'une voix suppliante. Je regarderai d'un autre côté, si tu le veux, pourvu que tu continues. »

Son regard, sa voix, son geste, exprimaient un tel désir, que la jeune paysanne n'y résista pas. Sans répondre autrement, elle acheva l'*Adeste*, qu'elle fit suivre d'une autre hymne avant qu'il songeât seulement à le demander. Le petit garçon semblait ravi au septième ciel ; ses yeux se remplissaient de larmes, au point que le ciel, les blés, la chanteuse même, se confondirent pour lui dans un brouillard teinté de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cependant le charme fut rompu aussitôt que celle qui l'avait produit se lassa de chanter. Alors il se leva, vint s'asseoir à côté d'elle, et préluant par toutes sortes de renseignements sur son propre compte, réussit à lui faire subir un interrogatoire en règle.

« Je m'appelle Louis Picard ; et toi ? »

— Renée Deschamps !

— C'est un joli nom, Renée. Ainsi tu n'as plus de mère ; moi, j'ai perdu mon père ; il était tailleur. Le tien est tisserand, je sais cela ; je l'ai aperçu à son métier : ma mère est couturière. Nous sommes de Fontaine et nous sommes venus à Manneville, il y a six mois, parce que

les loyers y sont meilleur marché. Ma mère veut que je sois tailleur ; mais c'est un métier que je déteste ! Que comptes-tu faire, toi ?... et quel âge as-tu ?

— Seize ans, » dit Renée.

Louis se récria. Cette chétive fillette, pâle et maigre, pouvait-elle bien être son aînée ? Il l'examina de plus près. En effet, elle avait les traits formés ; on eût dit une petite femme.

« D'où vient que je ne t'entends jamais chanter dans la maison ? reprit Louis tout à coup.

— Je ne chante jamais, à moins que je ne sois seule et en pleins champs, répliqua Renée. Mon père n'aime pas m'entendre. »

Les conclusions arrivent vite à l'esprit de la jeunesse. La sombre attitude du tisserand, l'air triste de sa fille, certains sanglots étouffés qu'il avait surpris un soir, servirent de matériaux à une petite histoire que Louis bâtit sur l'heure, et dans laquelle Renée jouait le rôle de victime. Il regarda avec compassion la pauvrete. Quoi ! les accents si doux qui le remuaient jusqu'au fond des entrailles ne trouvaient pas grâce devant un père ! Louis garda ses réflexions pour lui, et passant à un autre sujet :

« Tu connais le vieux maître d'école ? dit-il. Eh bien ! il possède un piano qu'il a promis de me montrer. Peut-être te permettra-t-il de le voir aussi. »

Ce quasi-engagement ne parut pas produire grand effet sur Renée, ce qui n'empêcha pas Louis de continuer en s'animant :

« Il y a aussi l'orgue de l'église ; mais il est si vieux qu'on n'en peut plus jouer... »

— Ma mère l'a entendu jadis, interrompit Renée.

— Vraiment ! s'écria Louis, intéressé au plus haut point. Eh bien ?... »

Mais il paraît que les pensées de Renée étaient intraduisibles, car elle les exprima seulement par un grave hochement de tête.

« Le maître d'école me mènera à la tribune, reprit le petit paysan, et il consentira bien sûr à t'y conduire en même temps. »

Cette fois Renée parut éprouver un commencement d'intérêt et la conversation continua sur le même ton. Louis en faisait tous les frais ; puis Renée chanta de nouveau et les heures s'envolèrent, sans que le jeune gars, que sa mère avait envoyé faire une commission bien pressée à Fontaine, y songeât. Avant de se séparer, les deux enfants se donnèrent rendez-vous pour le lendemain.

L'église de Manneville, est fort ancienne et conserve les traces du temps où ce pauvre village normand jouait un rôle dans l'histoire féodale. Ses vitraux teignent de leurs reflets de pourpre et d'azur les statues mutilées des seigneurs et des abbés endormis sur leurs couches de pierre ; son orgue, bien qu'il ne chantât plus alors les louanges du Seigneur, témoignait

par ses puissants tuyaux, encadrés de vieux chêne sculpté, de la munificence de ceux qui, deux siècles auparavant, en avaient fait les frais. Manneville, à une époque, avait été très fier de son orgue, et si le temps avait imposé silence à l'instrument, il n'avait pu empêcher les habitants de l'endroit de continuer à se draper dans leur gloire passée. On se consolait de la disgrâce présente en répétant que l'orgue de la paroisse avait été le plus puissant, le plus harmonieux qu'il y eût à dix lieues à la ronde. C'était un article de foi admis par toute la jeunesse mannevilleuse et proclamé bien haut par le vieux maître d'école qui, longtemps auparavant, avait eu l'honneur, en qualité d'organiste, de recueillir le dernier soupir de l'antique machine. Quelque temps après la rencontre des deux petits paysans, il gravit un soir avec eux l'escalier tournant qui conduisait à la tribune et s'efforça de leur faire comprendre le mécanisme qui avait autrefois donné la vie à cette vénérable relique. Renée l'écoutait en silence, saisie de respect, tandis que l'admiration de Louis se traduisait d'une façon plus enthousiaste. Le vieillard répondait avec complaisance aux intarissables questions de l'enfant : entre cet homme aux cheveux blancs, au corps courbé par l'âge, et ce garçon de douze ans, existait un lien invisible, puisant sa force dans une passion commune, — celle de la musique.

« Oh ! que ce devait être beau, murmura Louis avec un soupir de regret. Que ce devait donc être beau ! »

— Oui, bien beau ! répondit d'une voix chevrotante le vieux maître d'école, comme un fidèle écho. Tu ne peux t'en faire une idée, vois-tu. L'orgue de Fontaine n'est rien à côté du nôtre. J'en puis parler avec connaissance de cause, moi qui ai touché celui-ci pendant plus de vingt ans. Ah ! c'était le bon temps pour Manneville ! »

Il ferma à demi les yeux pour mieux revoir ce passé de gloire musicale qu'il appelait le bon temps de Manneville, ce temps où l'orgue résonnait encore, et où l'organiste n'était pas le pauvre vieillard sans famille, que l'on connaissait aujourd'hui, mais un homme jeune, dont la vie s'écoulait heureuse entre une douce femme et deux beaux enfants. Tous trois, hélas ! dormaient à cette heure sous un tertre du cimetière.

Renée, elle aussi, cherchait à remonter dans le passé, vers l'époque où les accents de l'orgue vibraient dans les nefs qui s'allongeaient devant elle. Elle se rappelait ce que lui en avait dit sa mère. Puis, comme il arrive aux enfants, de cette pensée elle passa vite à d'autres, jusqu'à ce qu'enfin toute son attention fut absorbée par un petit oiseau qui sautillait parmi les bancs audessous d'elle. Le soleil projetait, par le porche ouvert, une trainée d'or qui baignait le pied de l'autel : on eût dit qu'il venait y déposer son tribut d'hommage en une muette adoration. Quant

à Louis, il ne perdait pas de vue son idée dominante.

« Ne pourrait-on pas réparer l'orgue ? demanda-t-il. »

— Oh ! bien facilement au contraire, répondit le maître d'école, avec un sourire amer, le jour où Manneville aura trois mille francs à dépenser.

Renée joignit les mains à l'énoncé de cette somme énorme ; mais Louis ne se déconcerta point.

« Ne voudriez-vous pas essayer d'en jouer si je mettais les soufflets en mouvement ? »

— Depuis la mort de mon dernier enfant, articula avec effort le vieillard, ce clavier est muet et ce n'est pas moi qui jamais réveillerai une seule de ses notes.

— Monsieur, reprit Louis, j'aimerais tant entendre la voix de Renée dans l'église ! Permettez-lui de chanter ! »

Le maître d'école, dont les récits du jeune gars avaient éveillé la curiosité, s'empressa d'octroyer l'autorisation demandée et, Renée pressée par son camarade, entonna le *Salve Regina*.

Tout le monde sait combien une belle voix gagne à se développer sous les voûtes d'une église. Louis fut ravi en extase et le vieux pédagogue lui-même se sentit remué jusqu'au cœur. Mais tout à coup les sons s'arrêtèrent dans la gorge de Renée, elle pâlit affreusement et son regard effrayé demeura fixé sur l'entrée de la tribune, où se tenait un homme entre deux âges, à la physionomie dure et sournoise. Cet homme fit un signe et Renée, tremblante, alla le rejoindre sans prononcer une parole.

« C'est son père ! dit Louis d'un air inquiet. Quel malheur qu'il soit rentré si tôt de sa course à Fontaine ! Croyez-vous qu'il va la battre ? »

Le maître d'école branla la tête d'une façon qui n'annonçait rien de bon. Le tisserand passait pour brutal et il était à craindre que Renée n'en fit l'expérience. Louis alla prendre sa première leçon sur l'épinette vermoulue de l'ex-organiste ; mais la joie qu'il se promettait de ce grand événement fut singulièrement troublée par les inquiétudes que lui causait le sort de son amie.

II

Madame Picard, assise à son travail, se disait ce soir-là que c'était un triste métier de faire des robes dans un trou comme Manneville, elle se disait qu'une mère raisonnable était bien malheureuse d'avoir un fils décidé à apprendre la musique, — une chose qui ne servait à rien ! — quand la porte s'ouvrit et livra passage à son voisin, le tisserand.

Jean Deschamps n'aimait pas perdre son temps en paroles. La civilité, d'ailleurs, était son moindre défaut. D'un ton bref il fit connaître à la veuve l'objet de sa visite. Il lui apprit que son fils Louis,

se réunissait journallement avec sa fille à lui, dans les champs, jusque dans l'église, et il signifia qu'il entendait que cela cessât sans plus tarder.

En venant habiter Manneville, madame Picard avait pris la résolution de ne jamais contredire personne, afin de se faire bien venir de tout le monde. Elle offrit donc une chaise à son voisin et abonda complètement dans son sens. Le tisserand, qui était venu chercher une querelle se trouva désappointé.

« Voyez-vous, madame Picard, dit-il, radouci malgré lui, je n'ai pas besoin que Renée perde son temps à chanter. Elle n'est déjà pas forte et ne peut faire grand'chose; si elle chante, ce sera pire. Le chant, la musique, c'est du bruit inutile. »

Madame Picard lui adressa un regard approbateur. Voilà ce qui s'appelait parler! Elle lui fit part de ses propres préoccupations, le priant de conseiller une pauvre veuve qui ne savait comment venir à bout de son garçon.

Deschamps sourit, examina le cas et conclut à une bonne correction; une volée de bois vert était le plus sûr moyen de ramener Louis à l'amour du métier de tailleur, et surtout de le guérir de cette manie funeste qui n'avait de seconde que la passion du chant chez Renée.

La couturière accepta la prescription avec force témoignages de reconnaissance. Son interlocuteur, qui la jugeait déjà une femme raisonnable, la trouva dès lors tout à fait supérieure. On trinqua avant de se séparer, et quand le tisserand regagna sa maison, il caressait certains projets matrimoniaux qui furent révélés quinze jours plus tard au village, par la publication des bans.

De ce mariage entre le tisserand et la couturière il résulta que les deux enfants auxquels on avait défendu de se voir se trouvèrent appelés à vivre sous le même toit, que Renée, apprit à tirer l'aiguille avec sa belle-mère, et Louis à tisser le chanvre sous la direction de son beau-père : pour le chant et la musique, il va sans dire qu'ils furent sévèrement proscrits de la maison.

Les occasions de violer la défense étaient rares : Louis, retenu du matin au soir devant son métier, ne trouvait guère le temps de courir jusque chez le maître d'école, et le dimanche, après midi seulement, les deux enfants pouvaient parfois aller ensemble prendre leurs ébats. Ils parlaient alors, côte à côte et battaient les champs jusqu'à ce qu'ils rencontrassent un abri où les oiseaux seuls pouvaient les entendre; alors ils s'asseyaient sur l'herbe et Renée chantait pour son ami quelque cantique, de cette voix suave qu'il aimait tant. C'était à elle ensuite d'écouter les rêveries, les projets d'avenir de Louis.

« Quand je serai un homme, et libre par conséquent de mes volontés, répétait-il sans cesse, je prendrai des leçons de piano avec le maître d'école; puis j'écirai au Ministre ou au Préfet pour obtenir de quoi réparer l'orgue de Manneville;

après cela, je deviendrai de droit organiste de la paroisse. Pas vrai, Renée? »

Et Renée applaudissait de toutes ses forces à cette conception hardie qu'il leur fallut bientôt, hélas! renoncer à voir se réaliser, dans sa première partie tout au moins, par suite de la mort du magister. L'antique piano fut vendu à une dame des environs, et Louis eut la douleur d'assister au départ de la charette qui l'emportait.

« Allons, le pianotage est bien fini cette fois, » dit le tisserand avec un mauvais sourire.

Louis reçut le coup comme le voulait son beau-père, c'est-à-dire en plein cœur. Il pouvait être âgé alors de dix-sept ans, et semblait en avoir vingt. Soit besoin de se consoler, soit développement précoce de ses facultés aimantes, il sentit naître tout à coup en lui un profond amour pour Renée qui était restée aussi petite, aussi frêle et presque aussi pâlotte qu'au jour de leur première rencontre. Or, un dimanche que le tisserand était au cabaret et qu'ils en avaient profité pour se rendre à l'un de leurs abris de prédilection, en rase campagne, Louis, voyant Renée fatiguée de chanter, lui dit :

« Le jour où tu seras ma femme...

— Miséricorde! s'écria Renée abasourdie.

— Eh bien! est-ce que tu aurais l'intention d'en épouser un autre, par hasard! — fit Louis avec un certain dépit.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit la jeune fille, mais de la différence d'âge qu'il y a entre nous. Tu oublies que je suis ton aînée.

— Bah! Tu es plus petite, il y a compensation. Tu n'auras pas le courage, je suppose, d'aller te marier à un autre après tout ce que j'ai enduré pour toi. Il y a longtemps que je serais parti... mais je ne voulais pas t'abandonner. »

Renée le savait bien, aussi ne répondit-elle pas. Et puis n'avait-elle point coutume de faire en tout la volonté de son ami sans compter qu'elle connaissait le prix qu'il attachait à sa voix : pouvait-elle songer à le priver jamais, en faveur d'un autre, de ce qu'il aimait tant? Elle ne fit donc plus d'objections, quand Louis reprit :

« Le jour où tu seras ma femme et où je serai l'organiste de Manneville, nous aurons notre maison à nous, bien entendu; j'achèterai un piano et je te ferai chanter...

— C'est moi qui vais vous faire chanter tous les deux, et une jolie chanson encore, couple de propres à rien! » hurla une voix farouche, et la tête du tisserand apparut entre les branches.

Comment avait-il pu découvrir leur retraite? N'importe, il était là, furieux, les poings crispés, signifiant son veto à tous leurs beaux projets. Il eût été plus loin, s'il l'avait osé. Heureusement, Louis était trop robuste pour que son beau-père se hasardât à le maltraiter, et son attitude résolue fit comprendre au butor qu'il ne porterait pas impunément la main sur sa fille. Jean Deschamps resta donc de l'autre côté de

la haie, mais il ordonna à Renée de rentrer au logis et, tandis qu'elle obéissait, il dit à son beau-fils d'un air narquois :

« Tu n'épouseras pas la petite sans le consentement de ta mère, avant l'âge de vingt-cinq ans... un bon bout de temps, mon gars, huit années ! D'ici là tu apprendras à jouer de l'orgue tout à loisir. — Sur ce, il s'éloigna en ricanant.

— Si j'apprendrai à jouer de l'orgue ! Bien sûr que j'apprendrai ! murmura Louis, les dents serrées ; et plus tôt que tu ne le crois. »

Par tendresse pour sa mère, qui tremblait devant son mari, le jeune homme s'était contraint jusqu'alors ; maintenant il se révoltait. Dès la semaine suivante, la lutte commença. Pendant les huit jours qui suivirent l'incident que nous venons de raconter, Louis et Renée furent grondés à tout propos. Vers la fin de la semaine, le tisserand fit une découverte qui redoubla sa rage. Comme minuit sonnait il se présenta un soir à l'improviste dans la chambre de Renée, qu'il surprit assise, près de la fenêtre ouverte, l'œil fixé sur la route qu'éclairait faiblement la lune au travers d'un brouillard d'automne.

« D'où vient que tu es encore debout à cette heure ? » demanda-t-il d'un ton sévère.

Renée ne trouva rien à répondre.

« Et où est M. Louis ? poursuivit le père. Dehors, sans doute. Il sera allé à Fontaine, prendre sa leçon avec l'organiste, et toi, tu attends son retour, afin de lui ouvrir la porte. Eh bien ! tu peux t'en dispenser ; il couchera dehors cette nuit, et toi, demain, je réglerai ton compte. »

En se retirant, il ferma la porte à double tour, et laissa Renée en proie à une mortelle inquiétude, non pas pour elle-même, mais pour Louis. Tout à coup, la jeune fille crut avoir trouvé une idée lumineuse. Elle grimpa sur une armoire, ouvrit un étroit vasistas, y passa, non sans peine, et gagna le jardin par une porte de derrière, tandis que son père restait en observation du côté du grand chemin. Un trou dans la haie lui permit de gagner la campagne ; l'instant d'après, elle courait dans la direction de Fontaine.

Jamais auparavant elle ne s'était trouvée dehors à pareille heure ; la frayeur lui serrait la gorge ; elle se sentait si seule, et la lune donnait aux objets environnants un aspect si étrange ! Bientôt elle grelotta, la froide brume qui flottait sur les champs la glaçait jusqu'aux os. Elle marcha de long en large, se donnant tout le mouvement possible, afin de rappeler la chaleur ; enfin, épuisée de lassitude, elle s'assit au pied d'une croix au bord du chemin, et attendit. Le temps s'écoula ; déjà la lueur blafarde qui précède l'aurore faisait pâlir la lune, et Louis ne paraissait pas. Ils s'étaient manqués. Pendant que Renée traversait le jardin, il était arrivé par le côté opposé, et, ne pouvant entrer dans la maison, il avait cherché un abri sous un hangar voisin, où il s'était endormi sur la paille.

La pauvre Renée, toute transie, regagna sa chambre sans qu'on se fût aperçu de son absence ; mais elle devait, cette fois, payer pour tout le monde. Lorsque son père vint lui rendre la liberté, il la trouva dévorée par une fièvre ardente.

Renée resta un mois entre la vie et la mort. Quand elle recouvra la santé, sa jolie voix était perdue. Louis fut le premier à qui elle fit part de cet accident, et elle lui dit, comme une chose toute simple :

« Puisque je ne peux plus chanter, le mieux serait que tu dises à mon père que tu renonces à m'épouser ; peut-être cela le déciderait-il à te laisser apprendre tranquillement la musique.

— Tu t'imagines donc que c'est ta voix que j'aimais en toi ? » s'écria Louis avec un accent de reproche.

Oui, dans sa simplicité, elle l'avait cru. Voyant maintenant qu'elle était aimée pour elle-même, elle soupira :

« Hélas ! comment ferons-nous ? »

La mort trancha cette difficulté. A peine Renée était-elle remise, que sa belle-mère mourut. Louis, aussitôt, résolut d'aller au loin tenter la Fortune, pour revenir le jour où il pourrait être organiste et épouser Renée. A ses adieux, elle répondit : « Je t'attendrai toute ma vie. »

III

Le tisserand n'eût pas manqué de chercher à retenir son beau-fils s'il avait connu ses projets, mais Renée exceptée, personne ne fut prévenu du départ de Louis. Il disparut un matin, et alors sa fiancée sentit qu'un grand déchirement s'était produit dans son existence. Tout le monde ignorait de quel côté Louis avait dirigé ses pas et ce qu'il comptait faire. Depuis deux ans déjà on était sans nouvelles, quand le bruit se répandit à Manneville qu'il était mort dans un hospice de Paris. Deschamps, qui riait sous cape, s'empessa d'en instruire sa fille ; elle refusa de le croire. Les amoureux s'imaginent que rien ne saurait atteindre leur idole.

« Ce n'est pas vrai... impossible que ce soit vrai. Louis n'est pas mort, » se répéta Renée pendant des mois.

Pourtant, à la fin, elle tomba dans un état voisin du désespoir.

Louis était parti depuis quatre ans déjà quand la pauvre fille perdit son père. Peu de temps après, en rangeant les hardes du défunt, elle trouva un fragment de lettre écrite par Louis et qui portait son adresse. Cette lettre était-elle antérieure ou postérieure au bruit qui avait circulé de sa mort ? Rien ne l'indiquait. Les blessures de Renée saignaient toutes à la fois : Avait-il renoncé à elle ou bien reviendrait-il un

jour ? Elle ne savait que présumer. Une seule chose ne faisait l'objet d'aucun doute : elle l'attendrait toute sa vie.

C'est le sort de beaucoup de femmes d'attendre ainsi. Renée subissait le sien sans se plaindre. Jamais elle ne disait un mot de l'espérance qui survivait en elle ; jamais elle ne se plaignait ; mais elle gardait au fond de son cœur fidèle le souvenir de l'absent. Et le temps passait ainsi lentement, lourdement, quand un incident imprévu vint en rompre la monotonie.

Renée allait en journée dans le village ; un soir qu'elle regagnait la vieille maison où d'ordinaire elle demeurait seule, elle ne fut pas peu surprise de voir, sur le pas de la porte, une femme qui l'attendait.

« Êtes-vous Renée Deschamps ? demanda l'étrangère d'une voix aigre.

— Oui, c'est moi, répondit Renée.

— Comme vous êtes petite ! Entrons, je suis lasse d'attendre dehors. »

Renée obéit sans mot dire. Surprise, intriguée au possible, un léger espoir se faisait jour dans son esprit. Cette personne qui agissait à son égard avec tant de sans-gêne, ne venait-elle pas lui apporter des nouvelles de Louis ? L'illusion fut de courte durée.

« Je suis votre tante Marie, dit la vieille femme en s'asseyant. Je me suis brouillée avec votre père le jour même du mariage de ma pauvre sœur, et jamais nous ne nous sommes réconciliés. Enfin, il est mort. Paix sur lui ! Ayant appris que vous restiez seule, je suis venue vous voir, ou plutôt, ajouta-t-elle en jetant sur l'intérieur de cette maison de paysan le regard dédaigneux d'une citadine, vous tirer d'ici, pour vous emmener à Rouen où j'habite.

Renée, surprise, interdite, accueillit pourtant cette ouverture avec une joie réelle. A Rouen peut-être elle entendrait parler de son Louis ! Elle accepta donc la proposition qui lui était faite, et partit avec sa tante, le lendemain matin.

Madame Rieux était veuve et sans enfants. Jouissant d'une petite aisance, l'idée lui était venue de se donner le luxe d'une servante, et elle avait jeté son dévolu sur sa nièce, par la raison qu'à celle-là il n'y aurait pas de gages à donner. Renée, malgré ses habitudes de soumission et sa bonne volonté, ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle faisait un métier de dupe ; elle avait échangé sa liberté contre un rude esclavage, sa maissonnette des champs contre une prison.

Sa tante était, à son égard, d'une exigence intolérable, et l'appartement qu'elle occupait faisait partie d'une affreuse baraque toute noire, située dans une étroite impasse, où le soleil ne pénétrait jamais, arrêté qu'il était par de hautes murailles grises qui servaient de clôture à un couvent. La seule satisfaction de Renée était d'entendre, le dimanche les accords de l'orgue, qui, de la chapelle, arrivaient jusqu'à elle. C'était

pour la recluse un souvenir du passé, bien doux et pourtant plein de regrets. Déjà elle s'étiolait comme un oiseau en cage, quand, heureusement pour elle, sa tante se fatigua d'avoir toujours sous les yeux, ce visage morne et souffreteux.

« Retourne à Manneville, ma petite, lui dit la digne matrone au bout de six mois. Tu as mauvaise santé, et j'aurais mieux fait de mettre de côté l'argent que m'a coûté ton voyage. Enfin, tu as vu Rouen et tu t'es amusée ; je ne te reproche pas ce que j'ai dépensé pour toi. »

Une autre eût répondu qu'en fait de distractions, elle avait vu le mur de derrière d'un couvent, mais Renée se croyait très sincèrement l'obligée de sa tante, et se fit scrupule du contentement qu'elle éprouvait de la quitter.

Le jour où la jeune fille descendit de la diligence qui l'avait amenée à Fontaine, était un jour froid et triste ; néanmoins, la joie débordait de l'âme de Renée, comme elle parcourait la route conduisant à Manneville. Un instant, son cœur se serra pourtant ; elle passait devant l'endroit où avait eu lieu sa première rencontre avec Louis : la terre était nue ; plus de blés jaunissant sous le joyeux soleil d'été, plus d'abeilles autour des touffes de serpolet. Si loin que pouvait porter sa vue, elle n'apercevait rien que les noirs guérets, déchirés par la charrue et battus par le mauvais temps. Elle fit un retour sur elle-même : n'était-ce pas l'image de sa vie condamnée à s'écouler triste et sombre ? Elle ne savait pas, la pauvrette, que sous cette rude surface se cachaient le grain d'où devait naître une nouvelle moisson, et qu'il en serait de même pour elle.

Déjà la brune tombait quand Renée aperçut le clocher de Manneville. Elle suivit la grande rue du bourg, puis le sentier qui conduisait à sa demeure, sans avoir rencontré personne ; en arrivant, elle alluma une chandelle, mit le feu à quelques sarments qui se trouvaient dans l'âtre et s'abandonna à ses réflexions. Son isolement l'accablait. Cependant, dès le lendemain, la jeunesse reprit ses droits ; à la vue de la campagne étincelante sous son manteau de gelée blanche, que frappaient les gais rayons du soleil matinal, elle se sentit contente d'être au monde. C'était un dimanche, et la voix des cloches annonçant l'office, fit naître en elle une douce émotion. Elle aimait tant sa vieille église que Notre-Dame ou Saint-Ouen n'auraient pu lui en tenir lieu.

« Merci, mon Dieu ! de m'avoir ramenée ici ! » dit-elle en s'agenouillant sur son banc.

Cependant la nef était encore déserte. Renée ferma les yeux pour se mieux livrer à sa pieuse méditation. Elle n'avait pas changé de posture quand la messe commença : mais alors, ô prodige ! le majestueux accompagnement des orgues retentit tout à coup. Elle écouta frissonnante, éperdue, et plongea son visage dans ses mains pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Cette musique, descendue du ciel, lui annonçait le retour de Louis. Elle n'eut pas l'ombre d'hésitation à ce sujet; Louis était là et elle était heureuse, heureuse comme il est donné à bien peu de l'être en ce monde.

La messe finie, l'orgue devenu muet, chacun se retira et Renée, la dernière, quitta timidement sa place; on eût dit qu'elle voulait maintenant, retarder le moment qu'elle avait appelé de tous ses vœux. Sous le porche, elle trouva Louis, joyeux, triomphant. Il fit quelques pas au devant d'elle, lui prit le bras et l'heureux couple, trop ému pour pouvoir parler, passa au milieu des groupes de paysans arrêtés pour voir les deux jeunes gens. Sur leur passage, chacun répétait leur histoire :

« Il a été à Paris, disait l'un.

— Il a gagné de quoi réparer l'orgue, reprenait l'autre.

— Elle l'a attendu tout ce temps-là !

— Le père brûlait les lettres.

— Il est organiste de la paroisse maintenant.

— Ils s'aimaient bien tout de même !

— Dieu les a bénis !

Et ce concert de louanges et de félicitations les accompagna jusque chez eux.

« Qu'as-tu à me dire à ton tour, Renée ? demanda le jeune homme, quand il eut terminé le récit de ses aventures, — une longue histoire de luttas et d'épreuves, surmontées cette fois, après des prodiges de patience, de travail et d'énergie. Qu'as-tu fait tout ce temps-là ?

« Je t'ai attendu, murmura Renée.

A partir de cette époque, Louis joua constamment de l'orgue à l'église de Manneville : une seule fois il dut céder sa place à l'organiste de Fontaine ce fut le jour de son mariage avec Renée Deschamps.

J. K.

A DES ENFANTS

Enfants, cueillez mes pâquerettes,
Ébattez-vous dans mon enclos;
Liez à vos jougs mes chevrettes,
Entraînez-les dans vos galops.
Mais ne troublez-pas mes fauvettes,
Ni leurs petits à peine éclos.
Secouez ailleurs vos grelots,
Essayez ailleurs vos trompettes !
Dans le bocage aux mille échos
Il est pour vous tant d'autres proies !
L'air a des papillons charmants
Et le sable des diamants,
Pour qui sait marcher dans mes voies.
N'épargnez rien que mes oiseaux !
Ah ! si vous compreniez leurs joies !
Vous briseriez tous vos réseaux !

LUDOVIC DE VAUZELLES.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GRIVES A LA FLAMANDE

Sautez les grives dans une casserole, avec un morceau de beurre et quelques graines de genièvre. Lorsqu'elles ont pris couleur, servez-les avec leur sauce.

POIRES AU RIZ

Épluchez six poires, d'une espèce fondante, faites-les cuire dans un sirop de sucre aromatisé, à votre choix, de vanille, de rhum ou de citron; lavez une demi-livre de riz, faites-le cuire dans du lait bien sucré, jusqu'à complète cuisson, liez-le avec trois jaunes d'œuf et un morceau de beur-

re; dressez le riz en rocher, les poires autour. Versez au-dessus d'elles le sirop épais et parfumé.

RECETTE POUR ATTENDRIR UNE VIEILLE POULE

Mettez dans une grande terrine de l'eau froide et des cendres de bois plongez-y la poule non plumée et laissez-l'y 24 heures. Retirez-la et lavez-la soigneusement. Plumez et videz. Suspendez la bête à l'air pendant 24 heures encore. Faites-la bouillir 1/4 d'heure dans de l'eau et du sel ou dans le pot-au-feu. Elle est très-bonne alors pour être accommodée en daube, au blanc, etc.

REVUE MUSICALE

Théâtres. — Concerts au Trocadéro. — Notre Album : *Les Merveilles du piano*. — Un quadrille de chasse.

Les théâtres reprennent peu à peu leur activité; ceux qui avaient fermé leurs portes les ont récemment ouvertes. Nos scènes lyriques se sont déjà distinguées par des reprises, mais aucun nouvel ouvrage n'a encore quitté le chantier pour se présenter devant son juge, le public.

La traduction de l'*Aïda*, de Verdi, et la *Françoise de Rimini*, de Gounod, sont dans ce cas à l'Opéra.

Quant à l'Opéra-Comique, si l'on n'aperçoit encore aucune anguille sous roche, en revanche l'orchestre de M. Danbé fait merveille, et on peut se croire aux concerts du Conservatoire par la perfection à laquelle atteint sa vaillante armée, et par la supériorité qu'il déploie pour la conduire.

Les concerts Colonne, Pasdeloup, etc., ont fait leur réouverture de la façon la plus remarquable.

Au Trocadéro, grâce à sa prodigieuse activité et à son talent hors ligne, l'organiste de la Trinité, M. Guilmant, à su, tout l'été, attirer un public nombreux dans la salle des fêtes, où il a réussi à populariser les concerts d'orgue et les chefs-d'œuvre des maîtres anciens.

Entraînés par l'exemple du savant musicien, d'autres organistes sont venus s'y faire applaudir, notamment, celui de la cathédrale de Clermont-Ferrand, M. Edmond Lemaigre, dont le concert à été l'un des plus remarquables, et où mademoiselle Riscarelli, de la Scala de Milan, ainsi que M. d'Aleni, du Théâtre Impérial de Saint-Petersbourg, ont remporté de nouveaux et légitimes succès.

C'est encore dans ce magnifique palais du Trocadéro, que madame Adelina Patti a voulu, après une longue absence, se représenter devant le public parisien. Son incomparable talent y a été l'objet d'ovations enthousiastes, et son succès s'est affirmé par 64,000 francs de recette ! Tant mieux pour la caisse de l'Association des artistes dramatiques.

Les oiseaux rares, les oiseaux chanteurs reviennent, ceux-là même qui nous ont appris presque tout ce que nous savons, mais la cage où ils prenaient leurs mélodieux ébats n'y est plus ! N'est-ce pas une honte pour Paris, pour l'art et pour les grands artistes que toute l'Europe acclame, de voir le chant italien forcé de demander asile aux petits théâtres de second ou troisième ordre ? Ou bien de n'être accessible qu'à un nombre très limité de dilettantes, que la charité autant que le goût des chefs-d'œuvre italiens, appellent aux splendides fêtes telles que celles données à l'hôtel de Lusignan, par la royale diva, madame de Nar ?

C'est enfin le sympathique organiste de Notre-Dame-des-Champs, M. Andlauer, dont le nom peut se traduire ainsi : talent et modestie, qui, avec d'autres artistes de premier ordre, a prêté son concours à un brillant festival. Cette fois encore, la salle des fêtes s'est ouverte à une œuvre philanthropique, la Société des *Hospitaliers sauteurs bretons*, fondée en 1873 par M. Nadault de Buffon.

Il nous reste à présenter à nos abonnées le bel album de *PIANO REVUE*, que, chaque année, nous mettons à leur disposition en leur livrant — c'est presque un cadeau d'étrennes — pour la somme de 10 francs, ce qui ne représente pas la moitié du demi-quart de sa valeur réelle, s'il fallait acheter séparément toutes les pièces qui le composent.

Ces pièces, au nombre de 100, sont toutes signées de noms illustres, aimés du public et connus les uns, pour être sur le chemin de la célébrité, les autres, pour en avoir atteint depuis longtemps la limite la plus élevée.

Notre cadre, extrêmement restreint, ne nous permet pas d'analyser cent morceaux de piano feuillet par feuillet; mais nous sommes en mesure d'affirmer que notre album de 1880 surpassera encore ses devanciers en richesses musicales.

Ainsi, les amateurs de musique sérieuse et qui peuvent aborder la difficulté, choisiront dans ce magnifique recueil, selon leurs préférences, des pages de Rameau, Couperin, Beethoven, Haydn, Mozart, S. Bach, Haendel, Mendelssohn, Weber, Chopin, Schubert, Rossini, Meyerbeer, Bellini, Donizetti, F. David, Halévy, Auber, Moschelès, etc.; et des œuvres plus modernes des princes du piano: F. Listz, Thalberg, Czerny, E. Prudent, H. Herz, Marmontel, F. Lecoupepy, Dohler, Robert Schumann, A. Méreaux, Heller, Gorla, Kalbrenner, Dreyschock, Littolff, Brisson, Kontski. Nous en passons et des meilleurs.

Aux personnes qui n'en sont encore qu'à la moyenne force ou à la facilité, nous dirons de choisir des fantaisies, barcarolles, nocturnes, mélodies, danses de toutes sortes, parmi lesquelles elles trouveront certainement leurs auteurs favoris tels que F. Hüntten, Battmann, Duvernoy, A. Boieldieu, J. Franck, A. Lebeau, Hartmann, Vasseur, Viénot, Lecocq, Nollé, Neustedt, Pollet, Bosisio, Sellenick, Arban, etc.

Cette longue nomenclature était indispensable pour que nos lectrices sussent bien que l'éditeur, en donnant pour titre à cet album « *LES MERVEILLES DU PIANO* », n'a rien exagéré.

Ce beau recueil, richement relié et doré, sera certainement un volume indispensable à toute bibliothèque d'artiste ou d'amateur. Réunissant aux nombreux chefs-d'œuvre des grands maîtres, le luxe et la légèreté du format, il devra être

le compagnon obligé de tout voyage, et sera pour les salons parisiens ou provinciaux, comme pour les soirées d'automne à la campagne, une ressource précieuse autant qu'attrayante.

Pour tous les renseignements de poste, de prix et d'envoi, on voudra bien consulter l'avis qui se trouve inséré sur la couverture de ce numéro.

Plusieurs personnes nous demandent de leur indiquer un joli quadrille, pour achever la saison des chasses, où le soir, dans les châteaux, on aime à sauter pour se réchauffer un peu.

Voilà précisément une primeur des plus originales, que nous avons découverte et qui semble faite exprès pour la circonstance. Le titre seul,

déjà, semble chasser les frimats, et on croit sentir, en tournant le feuillet, glisser sur les doigts une douce chaleur.

En effet, FAGOT, quadrille, sur des motifs et sonneries de l'École Forestière, par M. A. SOSNAN, est tout ce qu'il y a de plus gai et de plus dansant.

En vente chez Lissarague, 25, rue de Richelieu, Paris.

Le manque d'espace nous oblige à remettre au mois suivant, ce que nous avions préparé à l'occasion de la *Sainte Cécile*, patronne des musiciens.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Brr... ma Florence, comme il fait froid ce matin ! je grelotte en marchant, et cependant les passants nombreux que je conduis n'ont pas les lèvres bleues et le nez rouge. Suis-je donc seule à souffrir de la température ? Après tout, il ne serait pas impossible qu'elle me tint plus que personne sous sa morose influence : j'ai si mal dormi cette nuit ! ou plutôt je n'ai pas dormi ; ma dent de l'œil en est la cause. Entre nous, je la trouve fort jolie cette petite dent nacrée, et les élancements qui s'y produisent me causent une grande peur. Est-elle atteinte par la carie, cette pauvre dent, est-elle menacée de jaunir, de se creuser de ?... horreur ! s'il me fallait bientôt la remplacer par quelque mystérieux produit des ateliers de M. R... je ne m'en consolerais pas !

Pour prévenir la catastrophe, je cours chez ce dentiste. Il loge au premier étage d'une splendide maison neuve ; je sonne, on m'introduit ; malgré l'heure matinale, M. R... est en séance, et des clients de tout âge attendent leur tour de supplice dans le salon jonquille d'un fort bon goût vraiment.

Quelles mines dolentes et allongées ! quels traits altérés par la souffrance ! quelles rougeurs d'insomnie aux paupières ! Ce colonel en retraite que je reconnais, la taille affaissée et la tête dans ses mains, gardait plus fière attitude, je n'en doute pas, devant l'ennemi ; cette bonne religieuse, si forte dans les grandes luttes, si accoutumée aux épreuves sérieuses, froisse fiévreusement le bord de son voile tandis que des nuages empoûvrés lui colorent les joues à chaque élancement qui lui traverse la mâchoire. Ce merveilleux se frictionne les gencives avec ses doigts sans souci du décorum. Et cette pensionnaire ma-

licieuse, qui, d'habitude, rit de toutes choses et de tout le monde, oublie qu'on la regarde pleurer.

Pour moi, dès le seuil du redoutable sanctuaire, je n'ai plus ressenti le moindre mal ; la douleur s'est calmée comme par enchantement. Oni, mais elle peut revenir ; elle reviendra ce soir, et puis demain, et les nuits d'après encore, et je me verrai sans forces pour le travail... soyons ferme et restons.

Le colonel disparaît dans le couloir qui conduit au cabinet du praticien ; on entend un bruit de voix qui se prolonge ; c'est comme un mélange d'exhortations et de protestations... les voix se taisent ; le silence se fait... tout à coup un cri sourd nous parvient suivi de quelque chose qui ressemble à une imprécation... A qui le tour, maintenant ?

La fille de charité ne perd pas en paroles un temps précieux qui appartient aux pauvres. Cric, crac ! quelques gouttes de sueur aux tempes ; quelques gouttes de sang aux lèvres et c'est fait. A d'autres, maintenant.

Ces autres se succèdent, moins expéditifs, et la liste en est longue. Le temps ne marche pas : il rampe. Et moi qui n'ai apporté ni un livre, ni un ouvrage ! moi qui ne suis en humeur ni d'adresser la parole à personne, ni de répondre à qui me parlerait ! J'écoute machinalement toutefois le bourdonnement des voix confuses, car on cause autour de moi en dépit des douleurs sourdes ou lancinantes, en dépit des terrifiantes perspectives que voile pour un instant cette portière de velours !

« Oui, madame, fait la pensionnaire à sa voisine, ça m'a pris à l'âge de dix ans et toutes mes dents y ont passé ; je n'en ai plus une seule qui

ne soit arrangée avec un tas de choses dedans qui ne tiennent pas et qu'il faut remplacer à chaque instant!

— Pauvre jeune personne! cela pourra vous nuire plus tard, répond la dame qui a peut-être un fils à marier; pour moi, je n'ai besoin que d'un simple nettoyage; affaire de précaution et de propreté.

— Vous êtes bien heureuse, madame! interrompt une nouvelle interlocutrice, tout le monde n'en pourrait pas dire autant! il ne manque pas de gens qui n'ont plus rien à nettoyer.

— Vous ne parlez pas pour vous, madame, car vous avez la bouche meublée d'une splendide façon.

— Je ne sais que trop le prix de ce mobilier, madame!

— A qui le dites-vous! gémit un vieux monsieur qui compromet l'équilibre de sa perruque dans un mouvement de désespoir; les postiches, voyez-vous, mesdames, c'est une ruine!

Décidément cette conversation manque de charme et... de poésie. Le merveilleux a disparu depuis longtemps derrière l'épaisse portière; il n'en finit pas! mon tour ne viendra jamais. Quel ennui! Voici bien des journaux politiques; mais la politique redouble mes maux de dents, elle me donne envie de mordre. Voilà des albums de photographies, sans doute une galerie des principaux obligés de notre opérateur... Je ne puis m'empêcher d'imaginer les horribles grimaces qui ont dû contracter ces visages quand la lime, la scie, les pinces, les crochets, les burins etc., tourmentaient leurs mâchoires... fermons l'album.

La pensionnaire ouvre un sac de maroquin.

« Que cherchez-vous là-dedans, mademoiselle? demande une sorte de duègne qui l'accompagne.

— Des consolations et de la patience, Thérèse; la lecture engourdit la douleur physique et apaise l'agitation morale.

— Drôle de remède pour le mal de dents, tout de même! remarque Thérèse, en débaltant son tricot.

La jeune fille coupe les feuillets d'une brochure que je reconnais facilement.

« Tiens! le *Journal des Demoiselles* celui de ma nièce! constate la dame au nettoyage.

— Celui de ma fille, ajoute sa voisine au râtelier.

— Le mien, poursuit une jeune femme qui n'avait pas encore parlé.

Cette communauté de lecture semble un lien entre ces personnes étrangères les unes aux autres. Elles se rapprochent et feuilletent ensemble le numéro de novembre.

« Vous êtes bien heureuses, mesdames, soupire le monsieur aux postiches; la mode s'offre à vous sous toutes les formes! l'on vous comble de...

— Ah! par exemple, s'exclame la jeune fille in-

dignée, si vous voulez insinuer que le *Journal des Demoiselles* est frivole avant tout, je proteste! la preuve du contraire, c'est que ma tante y est abonnée, une vieille femme de trente ans au moins, monsieur, qui a six enfants, monsieur, et qui fait élever ses filles au couvent, monsieur! Notre *Journal* parle toilette, c'est vrai, mais c'est un accessoire! lisez plutôt les articles de science, de morale, d'art! lisez le *Rêve accompli*, la *Reine Mab* et la *Nièce de l'Oncle Abel*! lisez... »

Pour faire plaisir à cette amie si ardente de notre *Journal*, je voulus lui montrer d'avance notre numéro de décembre... il s'en échappa... le calendrier que tu reçois en ce moment.

Quelqu'un l'attrapa au vol et se mit à l'examiner.

« Oh! oh! voici une annexe bien jolie! remarqua le monsieur à la perruque orageuse. Quelle grâce de dessin! quelle finesse et quelle variété de coloris! et la charmante idée d'enguirlander ainsi les jours mystérieux de la future année par les deux plus ravissantes créations de Dieu: les enfants et les fleurs. Il y a tout un symbole, là-dedans.

Le calendrier circulait de main en main, et notre jeune amie en suivait les évolutions avec inquiétude. Quand vint son tour de l'examiner à loisir, elle dit, avec un aplomb d'artiste:

Ces jolis pans sont de vrais tableaux de genre: mais nous méritons bien ce cadeau, et quelques autres encore, parmi lesquels je me borne à citer l'abat-jour chinois des mois derniers.

— Ma fille l'a monté.

— Ma nièce l'a réussi tout à fait.

— Mon mari et mes enfants s'en réjouissent les yeux chaque soir.

Franchement, Florence, j'approuvais ce changement de conversation.

« Oui, reprit la pensionnaire, nous méritons ces gâteries, car nous avons toutes fait, en faveur de notre cher *Journal*, une propagande dont le succès lui a permis de se mettre en frais pour nous, et j'espère bien qu'elle nous réserve, pour le mois de janvier prochain, quelque nouvelle surprise... oh! mais une surprise! »

L'enfant terrible eût été bien embarrassée d'en dire plus long; mais j'étais confondue qu'elle eût ainsi surpris la moitié de notre secret, et me demandais quelle indiscretion avait pu la lui livrer, car c'est vrai, Florence: nous vous préparons une surprise... surprenante! N'en parle à qui que ce soit!

Ce que je te permets de répandre, c'est cette bonne nouvelle:

Nous venons de publier une sixième édition de notre Manuel de travaux, augmentée d'un précieux appendice qui vous tiendra toutes au courant des créations nouvelles. A l'œuvre, doigts de fée! les églises, les châteaux, les chaumières, les autels, les salons, les retraits silencieux, les

toilettes elles-mêmes vous devront d'utiles acquisitions et des ornements d'un goût aussi varié qu'original !

J'en faisais intérieurement la nomenclature laborieuse quand la jeune fille reprit :

« L'utile et l'agréable ! » ce pourrait être la devise arborée par notre cher Journal, car elle la met en pratique. Le grave et le doux, la grandeur et le sourire, la cuisine et les arts... A propos d'art, connaissez-vous *Piano-Revue*, mesdames ?

« Certes oui, fut-il répondu en chœur.

— C'est le plus heureux mélange de musique ancienne et de musique moderne que je sache.

— Beethoven et Wagner s'y donnent fraternellement la main.

— Rossini et Gounod y luttent de génie.

— L'avenir et le passé s'y font cent politesses.

— Le romantique et le classique y alternent en parfaite harmonie.

— Et c'est d'un bon marché ridicule !

Cette observation pratique termina brusquement le panégyrique de *Piano-Revue*.

Le monsieur aux postiches écartait à son tour les plis de la portière jonquille et... mon tour approchait. Les minutes qui m'avaient d'abord paru si longues me semblèrent alors passer avec une vertigineuse rapidité.

« Grand Dieu ! pensai-je, si M. R... allait trouver ma dent incurablement atteinte et vouloir me l'arracher ! M'arracher la dent de l'oeil !!!

Heureusement, Florence, je me rappelai une recommandation pressante à te faire... Je me levai d'un bond, et au lieu de m'avancer à mon tour vers la portière jonquille qui semblait s'écarter devant moi, je m'élançai dans le vestibule, je glissai d'un seul trait jusqu'au bas de l'escalier, et me voici chez moi pour te dire :

« Envoie-nous tes nouvelles recrues et fais ton propre réabonnement avant Noël, si tu ne veux pas être servie et faire servir tes amies après le nouvel an. Après le nouvel an, lorsqu'il y a, le 1^{er} Janvier, une surprise... surprenante ! »

Ta JEANNE.

MOSAÏQUE

L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et durcit les mauvais cœurs.

Rivarol.

Menu d'un dîner en Laponie

Anchois à l'huile. — Saumon fumé. — Jambon.

— Truite à la maître d'hôtel. — Crème fouettée glacée. — Pommes. — Confitures.

Prix de la carte : soixante-douze centimes.

(Extrait d'une lettre, datée 6 septembre 1879, d'un voyageur naturaliste.)

REBUS



Explication du Rébus de Novembre : Quand on quitte un maréchal il faut payer les vieux fers.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

9-3728 PARIS. — MORRIS PERE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64